GABIN



UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

« Après le choc et le succès de la *Gradiva* de Marine Atlan, *Gabin* nous offre, sur le versant rural, un nouveau portrait magnifique de la génération qui vient. Avec ce même mélange étonnant d'incertitudes sur un avenir flou et de fermeté dans la manière de conduire sa réflexion »
LIBÉRATION

« Dans les rondeurs du petit garçon timide émerge une force insoupçonnable : la fermeté et la détermination d'un caractère. Grandir, c'est toujours résister »
LE MONDE ★★★★

« L'un des plus beaux miracles que puisse offrir le cinéma »
TÉLÉRAMA

« Un documentaire extraordinaire »
QUOTIDIEN

« C'est un film à voir absolument. Universel »
FRANCE INTER

« Un essai bouleversant sur l'enfance et le temps qui passe »
LES INROCKUPTIBLES

« Une puissance de cinéma inouïe »
CINEMATEASER

« Croisement parfait entre *Boyhood* et *La Ferme des Bertrand* »
« Une merveille de film »
PREMIERE ★★★★

« Insuffle un souffle épique aux paysages de l'Artois »
CAHIERS DU CINÉMA

« Une réussite totale »
LA TRIBUNE DU DIMANCHE ★★★★

« Une fresque intime et pudique dans laquelle chaque famille peut se reconnaître, un moment de grâce »
LA VOIX DU NORD

« Une authenticité, une sincérité et un naturel remarquables »
LE POINT ★★★

« Une œuvre rare, lumineuse et bouleversante »
POSITIF

« Un documentaire poignant »
LE FIGARO ★★★

« De très grandes scènes de cinéma »
LE CERCLE

« Un magnifique documentaire au rythme unique »
LE NOUVEL OBS ★★★★

« Un premier long métrage fascinant en forme de récit d'apprentissage »
L'HUMANITÉ

« À quand une saison 2? »
LA CROIX ★★★



CINÉMA

Gabin

Maxence Voiseux

Ce réjouissant premier long métrage documentaire suit, pendant dix ans, la trajectoire et les rêves d'un jeune garçon, dans le Pas-de-Calais rural.

Entre Maxence Voiseux et la famille Jourdel, c'est une longue et belle histoire. En 2014, l'apprenti cinéaste rencontre André Jourdel, une figure du marché aux bovins d'Arras, dans le cadre de son film de fin d'études, *Des hommes et des bêtes*. L'année suivante, il consacre son premier moyen métrage aux trois frères de la génération d'après, Hubert, le marchand de bestiaux, Thierry, l'éleveur, et Dominique, le boucher. Dans ce documentaire sensible, un petit garçon crève l'écran : Gabin est le fils de Dominique et séduit déjà par son humour, sa capacité à exprimer ses sentiments, son étonnante maturité. Il est aujourd'hui le « héros » du premier long métrage de Maxence Voiseux, sorte de suite des *Héritiers* (dont il réutilise quelques images, comme Gilles Perret dans *La Ferme des Bertrand*) dont le tournage s'est étalé sur plus de dix ans.

Gabin reprendra-t-il la boutique de son père ou l'exploitation agricole de sa mère ? Pour échapper à ce conflit de loyauté et ne pas connaître à son tour une existence vouée à un labeur épuisant, choisira-t-il un autre métier qui le passionne ? Quittera-t-il le pays de son enfance, ces paysages ruraux au ciel bas de l'Artois magnifiés par le réalisateur ? C'est l'un des enjeux narratifs de cette histoire vraie au long cours, racontée sans voix off, mais avec une maîtrise impressionnante des ellipses temporelles et de la mise en scène. Filmer sur le vif n'empêche pas de penser et de soigner son cadre : Gabin et son père, très attachés l'un à l'autre sans forcément se comprendre, sont ainsi presque toujours séparés dans le plan, l'un parlant à l'autre hors champ, alors que le garçon et la mère, très complices, s'étreignent souvent à l'image.

Découvrir le passage des années sur le visage et le corps d'un enfant, le voir adolescent un peu gauche qui cherche sa voie, puis jeune adulte en route vers un avenir que l'on espère radieux, comme dans le *Boyhood* de Richard Linklater, est l'un des plus beaux miracles que puisse offrir le cinéma. Mais *Gabin* bouleverse peut-être plus encore par l'impact qu'il semble avoir eu sur les hommes et les femmes dont il a accompagné le parcours avec autant de respect que d'empathie. Pour ne prendre qu'un exemple, pas sûr que, sans la relation de confiance nouée avec Maxence Voiseux au fil de ces années, Dominique, le père si taiseux et dur au mal, aurait pu craquer devant la caméra et verbaliser son mal-être avec une telle franchise. Ni, plus tard, accomplir cette retraite spirituelle ô combien inattendue dont il rêvait. Un film ne changera sans doute pas le monde. Mais qu'il ait pu contribuer à améliorer quelques vies, c'est déjà beaucoup.

▷ *Samuel Douhaire*

| Documentaire, France/Allemagne/Suisse (1h45).

LIRE aussi ci-contre.



Gabin reprendra-t-il la ferme de sa mère, la boucherie de son père, ou se forgera-t-il un tout autre avenir ?



REPÉRÉ

Depuis la fin de ses études, Maxence Voiseux filme son fief familial de l'Artois, pour *« déconstruire les images qui circulent sur ce coin »*.

Gabin n'est pas son premier film. Mais son premier long métrage, et sa première sélection cannoise, à la Quinzaine des cinéastes : *« C'est injuste pour mes autres films ! Il y en a que j'aime beaucoup… »*, plaisante **Maxence Voiseux**. Le réalisateur de 39 ans avait déjà documenté en plusieurs courts et moyens métrages l'Artois, *« petit territoire du Pas-de-Calais »* qui est le fief de sa famille. Ses parents l'y ont *« emmené s'ennuyer, enfant »*. Adulte et documentariste, il cherche à *« déconstruire les images qui circulent sur ce coin et raconter les histoires universelles qui s'y déroulent »*.

Gabin est le produit d'une méthode hybride, peaufinée au fur et à mesure : *« Partir du réel avec une écriture poreuse qui, en s'ouvrant aux personnages, va vers la fiction. On m'a dit que je filmais ce qui arrive parce que je suis là, et j'adhère à cette idée. »* Maxence Voiseux l'assure, sa présence a précipité certaines réflexions et discussions pour le jeune Gabin et sa famille. Ils l'ont parfois surpris : *« Je considère qu'ils ont fini par écrire un peu le film. »* Et lui, comment s'est-il discipliné pour un tel projet au long cours ? *« Quand je commençais à douter de la façon dont un événement était arrivé, je savais qu'il était temps de retourner au montage… »*

▷ *Augustin Pietron-Locatelli*

LIRE la critique ci-contre.

Libération



«Gabin»
Le sens du bétail

Pour son premier documentaire, Maxime Voiseux a planté sa caméra pendant dix ans dans le quotidien d'agriculteurs artésiens, à travers le regard du benjamin de la famille. Et réussit la prouesse de dresser un magnifique portrait tout en interrogeant intelligemment les mutations du monde agricole.

Par **DIDIER PÉRON**

Dix ans de tournage. On pourrait dire que c'est le film d'une vie. Pourtant pour son auteur, Maxime Voiseux, 38 ans, il s'agit d'un commencement : un premier long-métrage que l'on a découvert à Cannes en mai dans la sélection Quinzaine des cinéastes. Pour son sujet, Gabin Jourdel, la période du passage de l'enfance à l'âge adulte, de 8 à 18 ans, lui laisse une certaine latitude pour imaginer la suite et considérer cette décennie passée comme de l'histoire ancienne. *Gabin* est donc comme un double roman d'apprentissage car l'homme qui initie le projet derrière la caméra aime à répéter qu'après cinq ans en études d'ingénieur, il s'est réinventé documentariste et s'est formé sur le tas.

Il découvre peu à peu l'ampleur possible du réel en filmant comme un perdu la famille élargie des Jourdel, en Artois dans le Pas-de-Calais où la fratrie se partage, depuis les grands-parents, entre l'élevage, le négoce de bétails et la boucherie. ●●● Apprentissage aussi pour le personnage principal d'un film qui porte son prénom, à la fois spectateur et acteur d'un récit de transmission complexe. Lui, benjamin de la famille, se sent proche de l'activité de sa mère, Patricia, tenant à bout de bras l'élevage de vaches et peu attiré par le désir paternel de le voir reprendre son florissant commerce de viande.

SUBLIMATION DU QUOTIDIEN

Gabin aime les animaux mais il les préfère *«vivants»*, bien qu'il ne soit pas végétarien. On le voit ici jouer au jeu vidéo *Farming Simulator* et s'inventer sa ferme de rêve aux pâturages phosphorescents, en se dotant virtuellement d'un matériel dernier cri pour mener son affaire.

L'enfant a 11 ans quand Maxence Voiseux, devenu un proche de la famille, propose ce projet un peu fou de le filmer jusqu'à sa majorité. Gabin, l'esprit vif et constamment happé par les questions qu'il pose à flux tendu – à des adultes pas toujours disponibles, trouve à travers ce projet le

CINÉMA

Maxence Voiseux a filmé Gabin sur la ferme de ses parents pendant dix ans.
PHOTO ARIZONA FILMS

moyen d'investiguer sa propre situation et celle de ses parents.
moyen d'investiguer sa propre situation et celle de ses parents, de mieux connaître ce qui lui plaît et ce qui lui pèse.
Là où le film n'est pas qu'un coup de force par la disponibilité que l'équipe de tournage (Maxime Voiseux et deux techniciens images et sons) se donne en ne limitant pas son travail à un segment raisonnable, c'est l'effort qu'il met en scène d'une clarification des enjeux pour toutes les parties en présence. Les Jourdel acceptent le principe de l'effet loupe de la caméra, de son pouvoir de saisissement, de révélation, mais aussi de sublimation du quotidien par la lumière, les paysages, le temps modifiant les corps, les voix, et la manière de s'envisager.
On peut dire que *Gabin* ausculte sur un versant sociologique la mutation du monde agricole. On voit ici à quel point ce dernier met sous pression ceux qui s'y adonnent, notamment la génération des parents engagés dans une sorte d'obsession du travail qui paraît ne plus leur laisser beaucoup de marge pour profiter du peu de liberté qui leur reste, à la charge du labeur physique succédant la charge mentale d'un avenir incertain. Gabin voit bien que, rétif au projet tout tracé dans le droit fil parental, il fait partie du problème au lieu d'être la solution.
Tout le film oscille entre attachement et arrachement, rester fidèle aux siens, mais aussi aux bêtes, à la région, aux amis et/ou prendre son risque, ses jambes à son cou vers le large. Voir ailleurs, autrement. En cela, l'adolescent et le cinéaste aident aussi les parents à se redéfinir à l'intérieur de ce projet de film qui, peu ou prou, les transforme en personnages d'une fiction à inventer et à boucler à l'échéance des 18 ans dans un désir commun de *happy ending*.
Après le choc et le succès de *la Gradiva* de Marine Atlan, toujours dans les salles de cinéma, *Gabin* nous offre sur le versant rural un nouveau portrait magnifique de la génération qui vient. Avec ce même mélange étonnant d'incertitudes sur un avenir flou et de fermeté dans la manière de conduire sa réflexion. ◆▶

GABIN de MAXENCE VOISEUX avec Gabin Jourdel, documentaire, 1 h 45.

«Je suis né avec les vaches et je veux mourir avec les vaches»

Personnage principal du documentaire qui retrace sa jeunesse dans la ferme de ses parents, Gabin Jourdel revient, aux côtés du cinéaste Maxence Voiseux, devenu un ami, sur l'aventure exceptionnelle qu'a été le tournage de «cette fresque du temps long».

INTERVIEW

Gabin Jourdel, sujet du documentaire signé Maxence Voiseux, est devenu depuis la présentation du film à la Quinzaine des cinéastes à Cannes l'acteur de sa propre vie ou jeunesse revécue sur l'écran à travers un long métrage ayant pris le temps luxueux de se fabriquer sur plus de dix ans, de ses 8 ans à sa majorité. Aujourd'hui, Gabin Jourdel poursuit un cursus d'apprentissage agricole au Quebec. Il a accompagné son ami et cinéaste dans une grande tournée d'avant-premières. *«Le cinéma n'est pas mon monde. Ma passion, c'est l'agriculture et tout particulièrement l'élevage des vaches.»* Rencontre à Paris du duo filmeur-filmé.

Vous avez filmé Gabin pendant dix ans. Comment se lance-t-on dans une aventure sur une aussi longue durée ?

Maxence Voiseux : En 2013, j'ai fait mon premier court métrage, *Des hommes et des bêtes*, un portrait d'André Jourdel, grand-père de Gabin. J'y filmais le marché aux bestiaux d'Arras, un lieu iconique dans le Pas-de-Calais parce qu'il se déroule de nuit, avec des maquignons habillés d'un imper noir avec des cannes en bois vendant de gré à gré en se tapant dans la main. J'y traînais tous les jeudis et seul André est venu me parler en se demandant ce que je fichais là. Il m'a invité chez lui et m'a expliqué tout le processus de l'élevage à la mise en vente. C'est comme ça que j'ai intégré la famille Jourdel et que j'ai pu filmer les trois fils d'André dans *les Héritiers* trois ans plus tard où l'on peut voir Gabin à 8 ans et son père Dominique, travaillant à la boucherie. Après ces deux films, où je me suis vraiment lié à la famille, je ne pensais pas continuer mais l'envie est revenue au moment où Gabin a 11 ans et où je forme le projet de le filmer jusqu'à sa majorité, c'était le désir d'un truc un peu démesuré, une fresque du temps long qui permettrait de saisir aussi bien les questions d'un jeune aujourd'hui et les problèmes de l'agriculture en France.

Vous vous souvenez, Gabin, de vos sentiments quand vous voyez caméra et preneur de son débarquer chez vous alors que vous



Maxence Voiseux et Gabin Jourdel, jeudi à Paris. PHOTO MATHIEU ZAZZO. PASCO

Vous vous souvenez, Gabin, de vos sentiments quand vous voyez caméra et preneur de son débarquer chez vous alors que vous avez 8 ans ?

Gabin Jourdel : J'étais tout de suite très curieux, je posais plein de questions. C'était une nouvelle aventure et un amusement. J'ai un côté gouffre sans fond que je cherche à combler, avide de nouveaux savoirs, je vais me passionner pour des questions diverses, qui pourraient paraître un peu folles pour un enfant de 10 ans. Avec le chef opérateur, le preneur de son, je voulais savoir pourquoi telle focale, à quoi sert tel appareil branché sur la caméra, etc. J'aurai pu juste jouer aux petits dinosaures en plastique mais, oui, OK, j'avais peut-être une grande maturité pour mon âge *(rires)*. Quand ils m'ont dit trois ans plus tard *«on recommence»*, je n'ai pas eu d'hésitations, nos destins étaient tellement liés avec Maxence et il n'a jamais été question de dire stop. Tu es mon frère donc on va au bout…

Vous regardiez les images ensemble au fur et à mesure ?

M.V. : Gabin venait souvent nous voir après une journée de tournage et ça nous arrivait de lui montrer quelques images, une scène, un truc qui nous avait fait marrer. Mais j'ai vraiment attendu après des mois et des mois de montage pour leur montrer une version la plus construite possible à lui et sa famille, tout en laissant encore de la marge, pour leur montrer quelque chose de suffisamment avancé pour que chacun comprenne vers quoi on s'acheminait.

Il n'y a jamais eu des moments compliqués sur cette décennie, de frictions, des crises ?

M.V. : Comme je filme Gabin depuis qu'il est petit, il a très bien compris la question de la représentation documentaire, le rap-

Suite page 24



«Une ferme, c'est toujours une structure réfléchie, il faut faire des choix stratégiques tout le temps», explique Gabin. PHOTO ARIZONA FILMS

Suite de la page 23 port à la mise en scène, et pendant toutes ses années, on n'a jamais cessé de discuter entre nous sur quelle version de Gabin serait dans le film. Ça nous est arrivé de nous fâcher très fort parce que «Gab», en pleine période d'adolescence, pouvait être moins disponible ou moins bien disposé. Mais ce qui est très beau avec lui et ses parents, c'est qu'il n'y a jamais eu de chantage affectif, la dispute n'a jamais dérapé vers une menace du type *«si ça continue comme ça, nous, on arrête»*. C'est un état d'esprit du monde agricole, tu mets du temps à taper dans la main pour le deal mais une fois qu'il est acté, rien ne peut rompre cette espèce de pacte de fidélité, c'est à la vie à la mort.

Filmer sur le long terme ne vous permet pas d'être présents tout le temps, comment avez-vous fait pour obtenir autant de séquences un peu clés qui permettent de raconter un roman d'apprentissage aussi cohérent à l'arrivée ?

M.V. : Au début, Gabin, petit, est relativement seul, les parents travaillent, ses frères sont déjà grands, donc l'équipe de tournage vient remplir une période un peu de vide. Moi, j'ai passé du temps à discuter avec lui aussi parce que je venais pour le garder si les parents ne pouvaient pas être là ou voulaient sortir un soir. Donc quand on filme, il y a une familiarité avec les problématiques des uns et des autres et j'ai passé plus de temps en conversation sans caméra qu'en temps à tourner. Le film est fait de scènes saisies sur le vif, non anticipées mais aussi de moments provoqués car sinon ils seraient restés évanescents. Donc je pouvais dire, *«ce soir on se réunit et on parle du bulletin scolaire de Gabin»*. Ou provoquer une scène de discussion autour d'un découpage de carcasse avec Dominique, son père, qui est toujours dans la recherche de la succession et comprend mal que son benjamin ne veut pas reprendre la boutique. Je sais qu'il y a une école du cinéma direct très puriste mais je défends une autre approche avec des moments provoqués, préparés avec soin. J'écris par rapport à ce qu'on me raconte, par rapport au réel, après il y a une part d'organisation et donc, oui, de mise en scène.

G.J. : Le film m'a donné la possibilité de mieux m'exprimer, par exemple dans les rapports avec mon père, la caméra a pu me servir de bulle protectrice dans des scènes de confrontation, de désaccord. S'il n'y avait pas eu le film en cours, peut-être que la même discussion père-fils, je l'aurai laissé parler, dire ses arguments à lui, et puis voilà… Je prends le risque de lui répondre, de mettre mon père en difficulté parce qu'il y a ce projet et qu'il faut que quelque chose se passe et pas que des situations bloquées.

A la découverte du film terminé, vous avez appris des choses que vous ignoriez sur vos parents ?

G.J. : Pour ce qui concerne mon père, ce qui est le plus étonnant, c'est de découvrir ce qu'il a toujours voulu ne pas nous montrer, sa part de fragilité ou de faiblesse. Maman, j'ai un lien très fort avec elle, donc rien ne m'a étonné mais l'émotion quand elle parle de ma grand-mère, que je n'ai jamais connue, c'est la scène qui, à la projection à Arras, a fait tirer une larme à tout le clan Jourdel au complet, et je te le dis, Maxence, ça, c'est carrément un exploit *(rires)*.

> «Le film m'a donné la possibilité de mieux m'exprimer, par exemple dans les rapports avec mon père, la caméra a pu me servir de bulle protectrice dans des scènes de désaccord.»
>
> **Gabin Jourdel**
> sujet du documentaire «Gabin»

Combien d'heures avez-vous tournées ?

M.V. : On tournait, on arrêtait, on prémontait des choses, on en jetait aussi évidemment. On avait des centaines d'heures de rushs. On a trié, annoté en faisant des sessions de travail de montage de quatre ou six semaines tous les deux ans. Du coup on a tout regardé, trié, gardé ou jeté pour parvenir à une version d'une quinzaine d'heures de rushs pour attaquer le montage final et tendre vers une version que je souhaitais à moins de deux heures. J'avais l'impression que c'était plus fort si c'était contenu, que le temps passe avec plus d'acuité si c'est resserré. J'ai dû faire le deuil de plein de scènes que j'adorais mais c'était pour le bien du film.

Gabin, est-ce que votre projet professionnel consiste à reprendre l'élevage dont votre mère s'occupe ?

G.J. : La ferme actuelle continue mais elle n'a pas d'avenir sur le long terme. Je suis né avec les vaches et je veux mourir avec les vaches, il n'y a pas de meilleures phrases pour exprimer mon état d'esprit actuel. Je vis aujourd'hui beaucoup d'expériences, je voyage, en apprenant d'autres cultures, pour pouvoir, au moment venu, m'installer dans ma propre ferme mais en enfilant mes propres bottes, celles que je me serai fabriquées avec mes acquis et mes envies. Une ferme, c'est toujours une structure réfléchie, il faut faire des choix stratégiques tout le temps. Je veux ma ferme mais je ne veux pas l'exploiter seul comme j'ai vu ma mère le faire – ça correspondait à une situation qui à l'époque avait sa logique. On est à 100 % élevage avec une centaine de bêtes, une cinquantaine de vaches en lactation, et seulement 20 hectares de pâture. Donc on achète du maïs, on fait un échange entre le fumier de nos vaches à des agriculteurs qui eux nous donne leur paille. La ferme est fonctionnelle mais physiquement, ce n'est pas la vie de bureau, ce sont des métiers avec un engagement physique usant mais aussi de plus en plus de stress, avec la chute des prix, la part énorme d'administratif. J'ai un peu vu ma mère s'épuiser à la tâche.

M.V. : La valeur travail est cardinale dans la famille Jourdel. Ce sont des gros bosseurs. Mais il y a une violence car le modèle économique de la production laitière est une hérésie absolue puisque ce sont les industriels du secteur qui achètent le lait qui en fixe le prix. Les coopératives et les politiques ultralibérales ont réussi à pousser le système à un point d'absurdité où les gens qui achètent à Patricia, la mère de Gabin, le fruit de son travail acharné non pas celui qu'elle estime être le bon (et qui pourrait être discuté, négocié) mais celui qu'eux seuls sont prêts à mettre en fonction des volumes qu'ils peuvent acquérir et de tout un tas de paramètres discrétionnaires. Une folie et une brutalité vis-à-vis d'elle qui se lève à 6 heures et finit ses journées à 22 heures tout en veillant sur un cheptel qu'elle aime profondément. Le plus dur, ce n'est pas le travail, ce sont les résultats de choix politique où se lit aussi une forme de mépris social. Quand j'entends la ministre de l'Agriculture, j'ai souvent envie de m'étrangler et Gabin lève les yeux au ciel quand il entend parler du plan d'aide au secteur annoncé par Lecornu. Tous ces gens sont déconnectés, ils sont loin des réalités du terrain.

Est-ce qu'apprendre à vivre sans être filmé a été compliqué ?

G.J. : Ce qui a été dur, c'est que la caméra était un maillon de notre relation avec Maxence et l'équipe. J'aimais beaucoup les retrouver. J'ai une forte affection pour ces personnes qui m'ont suivi, vu grandir et m'ont accompagné. Le film m'a fait grandir mais je ne suis pas quelqu'un qui regarde trop en arrière, sauf quand je suis au volant de mon tracteur *(rires)*.

Recueilli par **DIDIER PÉRON**

Les Inrockuptibles

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Le bord des larmes

LE FILM DU MOIS - Les Inrocks - LE FILM DU MOIS -

Filmé de ses 8 à ses 18 ans, le benjamin d'une famille se dérobe peu à peu au destin qu'on lui avait taillé. Essai bouleversant sur l'enfance et le temps qui passe, *Gabin* de Maxence Voiseux fait voler en éclats la vieille frontière entre documentaire et fiction.

"Pourquoi tu pleures ? T'as les yeux mouillés." La question tombe sur Gabin quand il n'est encore qu'un petit garçon, et le film de Maxence Voiseux ne cessera de la renvoyer à tous·tes celles et ceux qu'il regarde, tant tout y semble vu à travers une buée que personne ne parvient tout à fait à essuyer. Le fils pleure, la mère Patricia pleure. Même le père, Dominique, boucher éreinté qui s'est réservé le mauvais rôle en assignant au benjamin la reprise de la boutique, paraît avoir les yeux humides d'un bout à l'autre, bien avant la scène où ils débordent enfin face à son frère. Dans cette famille du Nord où l'on se dit peu les choses, la caméra fait monter l'eau aux yeux, faute de faire advenir les mots aux lèvres. Reste à savoir d'où viennent ces larmes.

Du temps qui s'écoule, probablement. Voiseux a suivi Gabin pendant dix ans, dans un Artois où la ferme maternelle, la cuisine et les petits-déjeuners ritualisés ne bougent presque pas, tandis que le corps change, que le visage s'allonge, que la voix mue. Mais le film ne se contente pas de ce prélèvement de durée et refuse de souligner la croissance de son héros par le moindre effet de montage. Le temps y passe imperceptiblement, jusqu'à ce qu'on comprenne soudain qu'il a filé, et c'est alors qu'il foudroie. Un plan le dit mieux que tout. Au début, l'enfant s'occupe des vaches dans un hangar où un chat vient boire. Une heure de film plus tard, le même cadre revient à l'identique, et dix années se sont écoulées sans que nous les ayons vues passer.

Pleure-t-on alors parce que la caméra s'invite partout pour arracher l'émotion la plus interdite ? Elle pénètre en effet dans des lieux de pure intimité, là où une famille ne se montre jamais. Elle est dans la chambre de Gabin, au bord du lit où l'enfant joue sur son iPad, tandis que son père vient s'asseoir près de lui. Elle est encore là le jour où il rapporte un bulletin en demi-teinte et où le père tranche : s'il n'a pas 10 en anglais et en allemand d'ici Noël, il sera privé de jeux vidéo. La scène est déchirante parce qu'elle dit, comme chez Pialat, ce qu'est l'enfance : vivre sous la contrainte des autres, sans recours, en ravalant l'injustice. Pourtant rien ici n'est voyeur, et c'est là que *Gabin* devient passionnant. L'enfant et ses parents savent le film qui se construit sous leurs yeux et s'y distribuent les rôles d'antagonistes et de fugitif avec une intelligence de comédien·nes.

Car la mise en scène, ici, ne se cache pas. Elle veut être vue et s'avance sur le terrain de la fiction (cadres composés avec soin, situations offertes aux personnages comme on offrirait une scène à des acteur·rices).

Elle provoque, agence, sculpte le réel, mais personne n'est piégé·e. La caméra semble servir de catalyseur, d'espace où chacun·e peut enfin assumer ce que la pudeur familiale étouffait. Cela va jusqu'à cette bifurcation sidérante où le père part en retraite chez des religieuses orthodoxes du Gard : pure idée de roman surgie du réel, où l'on voit un homme rattrapé par le personnage qu'il s'était composé. Le cinéaste refuse l'idée tenace selon laquelle celles et ceux qu'on filme seraient forcément les victimes d'un dispositif. Il en fait les coauteur·rices, et c'est cette mise en scène partagée qui rend ses personnages si beaux.

Quant à Gabin, il finira par quitter son rôle, en deux temps. Il se défait d'abord du père et de la boucherie, puis de la mère et de la ferme, et ce second arrachement est le plus cruel parce qu'il s'accomplit sans guerre. Gabin part au Canada. Après une longue accolade, le dernier plan abandonne le fils pour se poser sur le visage de Patricia qui le regarde s'éloigner. L'adolescent est passé dans le hors-champ, et c'est à nous d'inventer cette image, les yeux mouillés à notre tour. Grandir, c'est sortir du cadre. Ludovic Béot

Gabin de **Maxence Voiseux**
(Fra., All., Sui., 2026, 1 h 45).
En salle le 18 novembre.



Le Monde

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

La naissance d'un homme

Un documentaire suit durant dix ans, en Artois, le fils d'une éleveuse de bovins et d'un boucher



Gabin Jourdel, dans « Gabin », de Maxence Voiseux.
ALTER EGO PRODUCTION

GABIN
■■■■□

Sujet ô combien rebattu, l'âge tendre reste un territoire d'exploration privilégié pour le jeune cinéma français, comme on a pu le voir avec *La Gradiva*, de Marine Atlan, encore aujourd'hui avec le merveilleux *Gabin*, tous deux des premiers films présentés lors du 79e Festival de Cannes, en mai. Le documentaire est le fruit d'une relation de confiance que le réalisateur, Maxence Voiseux, né en 1988, a nouée avec une famille rurale de l'Artois, les Jourdel, déjà filmée dans le court *Des hommes et des bêtes* (2013), puis dans le moyen-métrage *Les Héritiers* (2016). Le privilège du temps long préside aussi à *Gabin*, portrait sur une décennie du benjamin de la maison, qui donne son prénom au film, et qu'on voit grandir, de 8 à 18 ans, dans la lignée du *Boyhood* (2014), de Richard Linklater.

Gabin, petit garçon joufflu et rêveur, grandit entre la boucherie de son père, Dominique, et l'exploitation agricole de sa mère, Patricia, qui élève des brunes, une race de vache *« très gentille mais très têtue »*, comme le dit le gamin lui-même, dans une sorte d'autoportrait à couvert. Chacun des parents aimerait bien voir le petit dernier leur succéder, reprendre la boutique ou la ferme, et le lui fait sentir par micropressions.

Gabin, lui, culpabilise : il a des petits problèmes à l'école, recourt aux services d'une perceptrice (seconde « mère » qui complexifie le tableau parental). Mais il ne renoncera jamais à voir les choses à sa manière. Bien sûr, il aimerait travailler avec des animaux, *« mais vivants »*. Et ne pas s'exténuer à la tâche comme sa mère qui ne se *« dégage pas de revenus »*. Il s'agira donc pour lui de se frayer une troisième voie qui lui appartienne, comme devenir éleveur canin.

Très fine orfèvrerie du montage

Grandir, c'est ce délicat processus de détachement, de résistance à un amour parental trop écrasant, que le film s'attache à observer du cœur intime de la famille nucléaire. Loin de s'appesantir, *Gabin* avance par scènes courtes, fine sédimentation de moments suspendus, solitaires ou partagés, prélevés sur le cours de l'existence. La très fine orfèvrerie du montage vaut aussi par ses creux, tout un travail sur l'ellipse, qui permet de mesurer et la croissance du personnage (d'un plan à l'autre, ses cheveux ont poussé, sa mâchoire s'est prononcée) et les écarts qui se créent dans son parcours (quitter le foyer pour le lycée agricole en pensionnat). Maxence Voiseux fait aussi grand cas de la parole, misant sur cette capacité qu'elle a à se laisser déborder par les sentiments : coups de colère, d'amour, d'exaspération, quand on se dit enfin tout ce qu'on a sur le cœur.

De cette proximité avec les personnes filmées résulte un film d'une impressionnante fluidité, au point de tendre parfois vers la fiction. Les parents, en tant que figures exclusives pesant sur les destinées de leur fils, en recouvrent presque une dimension mythologique. Hanté par le motif de la transmission impossible, le père devient héros de roman en se retirant soudainement dans la vie monastique. Quant à la mère, égérie pastorale sublimée par une série de gros plans, on dirait parfois Meryl Streep dans *Sur la route de Madison* (1995), de Clint Eastwood. La caméra s'arrête souvent sur ses grands sourires en coin, qu'on retrouve à l'identique sur le visage de Gabin : entre les deux, cette grâce discrète s'est transmise.

De l'école documentaire, Maxence Voiseux récuse une certaine âpreté, l'épreuve d'un réel qui se donne en bloc. Il choisit plutôt la douceur, la fine découpe des figures et des saisons, l'impressionnisme des ciels nuageux,

Le documentaire avance par scènes courtes, sédimentation de moments suspendus, solitaires ou partagés

l'étendue des paysages. Dans l'entourage de Gabin, les présences animales prolongent celles des proches : vaches, veaux, canaris en cage et chats somnolents recueillent les états d'âme indicibles de l'adolescent. Par moments, les images d'un jeu vidéo modélisent en numérique le décor de la ferme et lui donnent des allures de rêve éveillé. En filigrane, le film pose sur cette campagne artésienne un regard crépusculaire.

C'est bien sur les cendres d'un monde que pousse Gabin : cette paysannerie à laquelle appartenaient encore ses parents et qui s'est refermée sur eux comme une impasse. Grandir prend donc la forme d'un sacerdoce pour l'adolescent : comment refuser l'héritage parental, s'arracher à un territoire déclinant, sans trahir ni décevoir les siens ? Dans les rondeurs du petit garçon timide émerge alors une force insoupçonnable : la fermeté et la détermination d'un caractère. Grandir, c'est toujours résister. ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire français, allemand et suisse de Maxence Voiseux (1 h 45).

LE FIGARO

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

« Gabin », un long et beau chemin vers l'émancipation

Maxence Voiseux filme dix ans de la vie d'un fils de boucher. Un documentaire poignant qui le suit de ses 8 ans à ses 18 ans.



Alter Ego/Arizona Distribution

Gabin Jourdel, le héros du documentaire de Maxence Voiseux.

Gabin n'est pas un biopic sur Jean Gabin - Thierry Klifa s'en charge (*lire nos éditions du 11 novembre)*. Mais le film de Maxence Voiseux, présenté à la Quinzaine des cinéastes à Cannes, n'en est pas moins une biographie filmée. Il rappelle que chaque vie mérite d'être racontée. Qu'il soit un documentaire ne change rien. Qu'il s'en tienne aux premières années d'une existence non plus. Il y a plus de mise en scène, de profondeur de regard, d'amour – osons le mot – que dans la plupart des fictions qui déferlent sur les écrans chaque mercredi.

Maxence Voiseux avait déjà filmé Gabin à la fin des *Héritiers*, moyen-métrage sur trois frères dans l'Artois. Trois métiers de la viande : Hubert, le marchand de bestiaux, Dominique, le boucher et Thierry, l'éleveur. Dominique est le père de Gabin, alors âgé de 8 ans. Voiseux raconte ici la suite, jusqu'à ses 18 ans. Dix ans au cours desquels le gamin joufflu et potelé se transforme en beau jeune homme. Dix ans à grandir, à chercher sa place dans une famille, la société, le monde.

Gabin est le petit dernier de la famille Jourdel. On ne voit jamais ses deux grands frères. Cela ne fait pas de lui un fils unique, mais le benjamin de la fratrie sur lequel pèsent beaucoup d'attentes. Dominique, le père, compte sur lui pour reprendre la boucherie même s'il ne se fait guère d'illusions. Gabin veut faire un métier avec des *«animaux vivants»*. Il est heureux au milieu des vaches, il aime aider sa mère agricultrice, Patricia, à la ferme. Une ferme déjà en faillite, sans matériel moderne, où l'on déroule les ballots de paille à la main.

Double émancipation

Gabin est un garçon sensible, curieux, mature. Il se confie à la préceptrice qui l'aide à faire ses devoirs et à surmonter ses difficultés langagières. Il cueille des tulipes pour son amie. Il tente d'esquiver les sermons de son père sur ses notes en langue – il est nul en anglais et en allemand. Il se console avec son chat. Il découvre le lycée agricole et son internat. Il rêve de dressage canin pour chien de troupeau, accompagne un gardien et ses moutons en transhumance.

Juché sur son vélo sur les routes de campagne, Gabin a des faux airs de Christophe, le héros du *Corset*, le superbe récit d'apprentissage de Louis Clichy, toujours en salle. La relation à ses parents est tout aussi bouleversante. Gabin est le récit d'une double émancipation. Ou comment s'affranchir de la boucherie du père et de la ferme de la mère sans blesser personne.

La caméra de Maxence Voiseux est toujours à bonne distance, jamais intrusive. Au contraire, elle semble aider les membres de la famille Jourdel, pudiques et taiseux, à trouver les mots pour se parler, se comprendre. Se quitter aussi. C'est vrai pour Gabin, bien sûr, prêt à voler de ses propres ailes – partir au Canada pour mieux revenir. Pour Dominique, à sa façon, que le film laisse épuisé et apaisé dans un monastère orthodoxe dans le Gard, le temps d'une retraite spirituelle. Patricia, elle, se lance dans la généalogie, voyage dans son ascendance et développe son questionnement sur la transmission. Le dernier plan, un regard sur son fils, est pour elle déchirant.

Le cinéma français réussit ce que la société a tant de mal à faire : écouter la jeunesse, la regarder sans préjugés ni condescendance. Après *La Gradiva* et *15/18*, *Gabin* est un autre portrait d'adolescent qui souffre, aime, pleure, agit, réfléchit, vit. Urbain ou rural, même combat. ■

É.S.

« Gabin »
Documentaire de Maxence Voiseux
Durée : 1 h 45
Notre avis : ●●●○

LA TRIBUNE DIMANCHE

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Garçon de ferme



ALTER EGO

GABIN ★★★★☆ Après le récent et très réussi film d'animation *Le Corset*, réalisé par Louis Clichy, voici un documentaire de grande qualité, *Gabin*, de Maxence Voiseux. Au-delà de leurs différences formelles, ils ont en commun d'avoir pris pour personnage principal un adolescent élevé dans le monde paysan. Gabin, c'est, du côté d'Arras, le petit dernier de la famille Jourdel, fils d'une exploitante agricole et d'un boucher. On le destine à reprendre la boucherie familiale. À partir de cette situation de départ, le film aurait pu n'être qu'un énième documentaire sur les difficultés de la transmission en milieu agricole. Mais le réalisateur a l'intelligence d'élargir son regard sur cet ado en devenir. Sans voix off mais avec une belle utilisation de la musique signée Nicolas Rabaeus, il construit le récit d'un processus d'émancipation : Gabin est sans cesse tiraillé entre sa loyauté à l'égard des siens et ses propres rêves d'ailleurs. Et, de ce point de vue, sa relation avec un père aussi bienveillant que taiseux constitue une composante essentielle de ce qui se joue ici. La réussite totale de ce magnifique film tient à la façon dont le réalisateur a su précisément s'effacer devant ces enjeux essentiels. Il capte des moments de vie qui sont comme autant de passages fondamentaux, faisant de Gabin et de sa famille un merveilleux condensé d'humanité. On ne peut alors qu'être touché par ces femmes et ces hommes qui savent à la fois lutter contre l'adversité et se projeter dans l'avenir. **Au.C.**

Un documentaire de Maxence Voiseux. 1 h 45. Sortie mercredi.

Le Nouvel Obs

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

« Gabin », dix ans avec un préadolescent dans le Nord : un magnifique documentaire au rythme unique

Critique Documentaire par Maxence Voiseux (France, 1h45). En salle le 18 novembre ★★★★☆

Par Guillaume Loison



Gabin est à peine un préadolescent que la question de son avenir professionnel fait déjà peser sur ses parents le poids d'une colère sous-jacente et d'inquiétudes mêlées. Lui se projette sans l'ombre d'un doute en éleveur bovin, le job sacerdoce mais si passionnant pratiqué à perte par sa mère (qu'il aide avec bonheur), quand son père, boucher, le désigne comme le seul héritier possible du commerce prospère qu'il a monté à la sueur de son front – sans l'approbation du fiston qu'il travaille au corps à la moindre occasion, sa boutique fermera, c'est sûr.

Premier long-métrage documentaire de Maxence Voiseux, centralien né dans les Ardennes, « Gabin » démarre comme un banal sujet de JT de 13 heures, tout à la fois illustration d'un fait de société bien connu (les affres du secteur agricole et de sa crise sans fin) et d'un hiatus familial vieux comme le monde (choisir entre son père et sa mère). Mais le film déploie vite un spectre plus large grâce à son dispositif hors norme : il va saisir dix ans de cheminement de ce gamin tiraillé entre deux atavismes, pliant sans rompre pour tracer sa propre voie et la suivre jusqu'au bout.

Le génie de Maxence Voiseux ? Donner corps à l'indicible plutôt que reproduire des lieux communs ou des scènes attendues. Pas de clash ni d'explication didactique ici, mais une constellation d'images, d'humeurs, de scènes faussement anodines et de personnages secondaires. Autant de fragments qui racontent l'horizon balisé de Gabin tout en dessinant sa psychologie naissante de héros romantique qui s'ignore. On y découvre son amour pour un métier qu'au fond il sait déraisonnable, mais aussi son art de la résistance passive contribuant à le protéger du constant lobbying de son père (par ailleurs formidable roi nu shakespearien) et de son cortège de reproches infinis. Ce choix de l'endurance au détriment du spectaculaire s'avère plus que payant : il donne au film un tempo unique, fait d'émois, de trous noirs et d'inquiétudes, et lui confère une ampleur de fresque, entre Steinbeck (pour le côté rural, biblique) et un Wong Kar-wai des Hauts-de-France (pour sa dimension fiévreuse, lancinante). Si, si.

CAHIERS DU CINEMA

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX



Gabin de Maxence Voiseux

Pastorale française

par Jean-Marie Samocki

Alors qu'avec *Boyhood* Richard Linklater s'appuyait sur la fiction pour filmer pendant douze ans le passage à l'âge adulte de son acteur principal, Maxence Voiseux opte pour la forme documentaire : il dresse ainsi le portrait sensible et attentif de Gabin Jourdel de 8 à 18 ans, au milieu de sa campagne de l'Artois, accompagné de ses parents, Dominique et Patricia, ainsi que de ses animaux préférés.

Même si, comme chez le cinéaste américain, le temps se déroule linéairement sans aucun flashback, Voiseux taille au montage des séquences très courtes, plus proches de fragments de temps fragiles que de blocs solides et homogènes, à la recherche de moments de doute et de basculement. Les ellipses gagnent en force et en mystère : le passage d'une année à l'autre se marque essentiellement sur le corps de Gabin par des différences de coiffure, mais le spectateur doit néanmoins reconstituer à partir de détails et de brefs murmures de larges pans narratifs laissés dans l'ombre – les difficultés financières de la famille, le départ du père, les états d'âme de la mère – entre pudeur et non-dits. En ne présentant à l'écran ni les deux grands frères de Gabin, seulement mentionnés au détour d'un dialogue, ni les apprentis de la boucherie paternelle, ni même la parentèle élargie, le cinéaste resserre le foyer sur ses trois personnages et amplifie la puissance de leur fonction symbolique. Au sein de ce noyau, Voiseux se tient attentif à ce qui refuse de se communiquer comme à ce qui n'évolue pas, et recrée ainsi au sein du présent documentaire une armature de mélodrame. Dès la séquence liminaire, le père est défini par son goût de l'ordre et son respect du travail, une fidélité à soi-même si intransigeante qu'elle l'éloigne à contre-cœur des autres. Parce qu'il pressent qu'aucun de ses fils ne reprendra sa boucherie, la question de l'héritage et de la transmission crée des brèches profondes que le film ne résorbera jamais. Au contraire, la mère n'hésite pas à pleurer et partage de façon très émouvante doutes et sentiments. Alors que le père et l'enfant sont assez nettement séparés dans le cadre, l'un parlant en off quand l'autre est présent dans le plan, Patricia et Gabin se consolent et se rassurent dans leurs fréquentes étreintes.

Quelques décrochages narratifs sans Gabin cassent l'allure monolithique de l'ensemble : ils documentent les choix individuels des parents et rendent grâce à leur solitude comme à leur tristesse rentrée. Quant à l'enfant, à 8 ans déjà il s'oppose à son père, s'attache à la sensibilité des animaux, ne les réduit pas à de la matière économique et n'accepte pas leur exploitation. Les répétitions au fil du temps renforcent cette obstination. L'oiseau dans sa cage, le chat qu'il câline ou le veau qui pleure reflètent avec force ses propres émotions – le générique de fin les crédite d'ailleurs sur le même plan que les humains. Le flux du temps trouve ainsi sa forme grâce à ces sursauts affectifs violents qui assurent une densité aux personnages.

Mais plus Gabin s'émancipe, plus la fragile architecture qui faisait tenir ses parents s'écroule. En contrepoint, s'inscrit l'élégie de la paysannerie française. Par quelques plans picturaux impressionnants, le cinéaste insuffle un souffle épique au paysage de l'Artois, mais celui-ci est aussi réécrit par la texture numérique des jeux vidéo, telle la trace d'un immémorial qui ne fait plus sens. Dès lors, les derniers plans, qui vident ce qui avait été plein et solide, tournent une page. La pastorale dessine désormais le théâtre d'une mutation inévitable. Rites et habitudes – prier les morts, construire un arbre généalogique – invoquent un autrefois définitivement perdu. Contre le matérialisme apparent, un sentiment de spiritualité tourne le dos au présent au lieu de s'y ancrer. La mélancolie finale naît alors d'une impossible réconciliation entre un individu qui s'empare de son avenir et un territoire qui s'enfonce dans le passé. ■

GABIN
France, Suisse, Allemagne, 2026
Réalisation **Maxence Voiseux**
Image **François Chambe, Martin Roux**
Son **Elton Rabineau, Lìù Seydoux, Henry Sims**
Montage **Pascale Hannoyer, Natali Barrey**
Musique **Nicolas Rabaeus**
Production **Alter Ego Production**
Distribution **Arizona Distribution**
Durée **1h45**
Sortie **18 novembre**



Gabin

Maxence Voiseux a filmé pendant dix ans, jusqu'à ses 18 ans, un garçon censé reprendre la boucherie familiale. Un saisissant récit d'émancipation, au croisement de *Boyhood* et *La Ferme des Bertrand*.

★★★★☆ SORTIE 18 NOVEMBRE

DOCUMENTAIRE DE MAXENCE VOISEUX (FRANCE, 1H45)

En 2014, l'aspirant documentariste Maxence Voiseux a fait la rencontre, sur le marché à bestiaux de la ville d'Arras, d'un homme qui lui a ouvert les portes de sa famille, les Jourdel. Une immersion qui donnera naissance à un court métrage (*Des hommes et des bêtes,* son film de fin d'études de la section Cinéma documentaire de l'Université Paris VII), un moyen métrage (*Les Héritiers,* centré sur les trois fils de ce patriarche, en 2016) et aujourd'hui ce premier long métrage pour lequel il a suivi de ses 8 ans à ses 18 ans Gabin, le petit dernier de la famille Jourdel, destiné à reprendre la boucherie paternelle. Croisement parfait entre *Boyhood* et *La Ferme des Bertrand, Gabin* saisit par sa capacité à faire court (1h40 pour dix ans de vie !) – avec des choix drastiques dans ce qu'il montre et cache (on ne voit jamais les deux grands frères, par exemple) – et la fluidité de ses ellipses.

Sans voix off explicative mais avec une utilisation judicieuse de la musique, ce film se révèle surtout le saisissant récit d'émancipation d'un jeune homme tiraillé entre son désir de parcourir le monde et la loyauté familiale qui le pousse à rester pour reprendre et sauver la ferme de sa mère. Jamais didactique, Maxence Voiseux réussit à décrire et transmettre avec la même virtuosité les relations complexes entre ce fils débordant de vie et d'envies et son père aimant mais taiseux, la crise du monde rural et les échanges sur leurs crushs respectifs de Gabin avec sa meilleure amie. On est épaté de bout en bout par la manière dont le réalisateur a su faire oublier sa caméra à ceux qu'il filme et créer entre chacun d'eux et nous, spectateurs, un lien immédiat qui ne se défera jamais. Une merveille de film. ● TC



La parole à...
Maxence Voiseux

"LE TOURNAGE A ACCÉLÉRÉ LA VIE"

Vous filmez Gabin depuis ses 8 ans. Comment construit-on une telle confiance ?
Je l'ai rencontré en le filmant : il traversait le cadre des *Héritiers,* le moyen métrage que je tournais avec son père. Depuis, je n'ai jamais quitté cette famille. Leur confiance s'est construite avec le temps, et elle m'obligeait : plus ils me laissaient entrer dans leur monde, plus je devais être exigeant. Je ne leur ai jamais fait jouer une scène qu'ils n'avaient pas besoin de vivre. Quand Dominique se confie à son frère, c'est parce que tous deux avaient besoin de se parler. Moi, j'ai seulement choisi le moment.

Mais du coup, le film a changé leur vie ?
Ce serait mentir de dire non. Le tournage a agi comme une enzyme : il a précipité des choses qui seraient sans doute arrivées de toute façon. Les Jourdel se sont emparés du tournage et des caméras pour affirmer qui ils étaient. Avec Gabin, je m'interdisais de forcer quoi que ce soit. Mais c'est vrai, j'ai nourri la plante.

Dix ans tiennent en moins de deux heures. Comment avez-vous choisi ce qui reste hors champ ?
Le montage a été interminable, et longtemps très sage : on racontait tout. Il y avait le dernier été à la ferme, la visite du lycée agricole, l'arrivée à l'internat. J'adorais ces séquences. En les enlevant, le film est devenu plus fort, parce que le hors-champ crée du mystère et chacun y met ce qu'il veut. C'est la grande leçon du documentaire, c'est même vertigineux : on ne peut jamais rien rattraper.

● **Propos recueillis par Gaël Golhen**

© ARIZONA / GABRIELLE DENISSE

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX



Maxence Voiseux *Gabin*

Son chemin

Dominique Martinez

Dans le nord de la France, pendant dix ans, Maxence Voiseux a regardé grandir Gabin Jourdel, le petit dernier d'une famille d'éleveurs et de bouchers. Un documentaire intime et politique, impressionnant par son envergure. Et dont la puissance des ellipses révèle d'autant mieux les aspirations et tiraillements d'un jeune homme dans une société qui s'éteint.

En ouverture, Gabin, 8 ans, à contre-jour, prend son petit-déjeuner face à son père. Le film se clôt à l'aéroport, alors que Gabin, 18 ans, prend littéralement son envol, sous le regard ému de sa mère. Entre ces deux séquences s'écoulent dix ans, une traversée adolescente. On pense d'emblée à l'éveil d'*Adolescentes* de Sébastien Lifshitz ou à la temporalité de *Boyhood* de Richard Linklater. Mais là où les autres captent l'apprentissage intime ou la fiction du temps, *Gabin* incarne à la fois une trajectoire intime et la transformation d'un monde.

Reprise de la boucherie de son père, sauvegarde de la ferme de sa mère, dressage de bêtes à concours ou élevage canin ? Au fur et à mesure des hésitations de Gabin, le temps s'inscrit sur son corps : son visage se transforme, sa voix mue, son regard s'affirme. Sur le tapis de sa chambre, les animaux en plastique cèdent la place aux jeux vidéo où se déploie une ferme virtuelle idéale, gérable en quelques clics. Finement construit sur la force de ses ellipses, le montage alterne scènes du quotidien et moments-clés. Pour Maxence Voiseux, le territoire de Mont-Saint-Éloi, dans le Pas-de-Calais, est un terrain familier. Après avoir filmé le grand-père, pilier du commerce de bétail local, dans *Des hommes et des bêtes*, puis le père et ses deux frères dans *Les Héritiers*, le réalisateur choisit de placer Gabin au centre de sa caméra. Cette proximité au long cours a tissé une relation de confiance et de respect qui cimente l'authenticité du récit. Celui-ci tire sa force dramatique d'une dualité géographique et intime : la ferme de la mère (solaire) face à la boucherie du père (raide). Deux espaces de labeur acharné, mais deux rapports radicalement opposés au monde animal.

Très écrit, le film pose ses métaphores avec délicatesse, à l'image d'un oiseau en cage que, dans l'arrière-boutique paternelle, Gabin veut caresser. Enfant, il confiait déjà : « J'aimerais mieux travailler avec des animaux vivants qu'avec des animaux morts. » Cette préférence s'incarne à l'image par une expérience sensuelle, presque fusionnelle, au milieu des vaches laitières. À l'inverse, ses gestes deviennent hésitants, douloureux, lorsqu'il aide à découper une carcasse froide destinée à la vente. Derrière ce tiraillement de loyauté se joue un drame social plus vaste. La boucherie cherche un repreneur et la ferme est à la peine. C'est le portrait en creux d'un élevage de taille moyenne et d'un commerce de proximité qui s'effondrent, malgré un travail sans relâche.

Au format 1.33:1 (4/3) étriqué, qui renvoie aux limites des possibles, Maxence Voiseux répond par des cadrages affûtés et oppose les ciels chargés du Nord, les champs de blé fouettés par le vent, les couchers de soleil sur les ruines de Mont-Saint-Éloi. Une succession de tableaux somptueux renforcée par un thème musical lancinant, inquiétant, mais porté par la puissance des instruments à vent. Avant de se clore, le film s'offre un retour à la naissance, qui boucle magnifiquement la trajectoire de l'adolescent. Une œuvre rare, lumineuse et bouleversante sur le passage d'un monde à l'autre. ■

Sortie le 18 novembre 2026

QUINZAINE DES CINÉASTES CANNES 2026

Documentaire français (2026) 1 h 45. Réal. : *Maxence Voiseux.* Dir. photo. : *François Chambe.* Mont. : *Pascale Hannoyer.* Son : *Elton Rabineau.* Mus. : *Nicolas Rabaeus.* Prod. : *Cécile Lestrade.* Dist. : *Arizona Distribution.*

Int. : *Gabin Jourdel, Patricia Jourdel, Dominique Jourdel, Lilou Duflos, Catherine Ranson.*

Voir aussi n° 785-786, p. 80, Cannes 2026.

« J'aimerais mieux travailler avec des animaux vivants qu'avec des animaux morts » (Gabin Jourdel) © Alter Ego

POSITIF.NET/ABONNEMENTS.COM

DÉCRYPTAGE

FILMER, ÇA CHANGE LA VIE ?

Gabin Jourdel a été filmé par Maxence Voiseux une majeure partie de sa vie, depuis l'âge de 8 ans. Un cinéma du temps long, un coming of age, où la caméra capture l'évolution d'un garçon, ses enthousiasmes et ses volte-face, en même temps que les mutations de la ruralité.

GABIN
18.11.26

PAR EMMANUELLE SPADACENTA

PORTRAIT : SÉBASTIEN VINCENT

On dit que c'est le BOYHOOD français, du titre de cet über-film de Richard Linklater racontant l'enfance et l'adolescence de Mason, un tournage réalisé par intermittence entre 2002 et 2013 afin de filmer l'acteur (Ellar Coltrane) grandir avec son personnage. Un fantasme de cinéma en temps réel assouvi par une méthode de production peu orthodoxe et risquée car elle parie sur un plan de tournage au long cours. Pour GABIN, portrait d'un fils d'agriculteurs de ses 8 à ses 18 ans, Maxence Voiseux, réalisateur ardennais, a filmé 10 ans Gabin Jourdel de manière assidue – parfois empêché par des raisons économiques – et préparée. Maxence passe régulièrement chez les Jourdel, discute et convient avec le garçon et ses parents des moments opportuns pour apporter une caméra, des événements familiaux qui méritent d'être filmés. Il faut ménager de l'espace pour la parole de Gabin car elle occupe une place centrale dans ce documentaire racontant autant son adolescence, sa construction tantôt selon tantôt contre l'héritage familial et aussi la mutation du monde agricole. C'est au Festival de Cannes qu'on a rencontré le réalisateur et son héros, puisque GABIN a été sélectionné à la Quinzaine des cinéastes. Avant GABIN, Maxence Voiseux avait déjà filmé une partie de la famille Jourdel, les anciens, dans son court de fin d'études et dans un documentaire télé de 52 minutes, LES HÉRITIERS. Entre lui et les Jourdel, aucun lien du sang mais une relation très forte, là dans chaque plan, dans chaque silence et aujourd'hui quand Maxence et Gabin répondent ensemble à nos questions.

Maxence, comment avez-vous connu les Jourdel, que vous suivez depuis LES HÉRITIERS ?
Maxence Voiseux : Avant LES HÉRITIERS, il y a même un autre film avec le grand-père de Gabin, André. Il s'agissait de mon projet de fin d'études quand j'étais en école de cinéma documentaire. Toute ma famille vient d'un village à une vingtaine de kilomètres d'où habite Gabin. Je ne viens pas du milieu agricole mais mes grands-parents, mes oncles, mes tantes, me parlaient beaucoup du marché à bestiaux d'Arras, un lieu très important dans le Nord. J'ai décidé de faire un film de 13 minutes, un portrait de ce marché où l'on vend et on achète des bêtes. Je m'y suis beaucoup rendu ; c'est un milieu assez fermé, surtout quand on n'est pas du milieu, mais le grand-père de Gabin est la première personne qui a accepté de me parler. Il m'a ensuite présenté à la famille. Il m'a dit 'viens à la maison. Je vais te montrer comment on travaille, comment on charge les bêtes, comment on fait le marché. Je vais t'expliquer un peu comment ça fonctionne'. Ensuite, j'ai rencontré ses trois fils dont Dominique, le père de Gabin. J'ai donc fait LES HÉRITIERS. GABIN, c'est la suite de la saga familiale Jourdel.

LES HÉRITIERS était un 52 minutes. Pourquoi GABIN est-il un film de cinéma ?
M.V. : L'idée d'un long-métrage de cinéma est venue tout de suite. Comme j'avais déjà fait deux films sur cette famille, je me suis dit que si j'y retournais, il fallait que ça soit singulièrement différent. Je savais que le film serait sur Gabin parce que dès LES HÉRITIERS, on a développé une relation particulière, assez proche. Je savais qu'il fallait faire une fresque familiale, qui s'étale dans le temps. Qui dit 'temps' dit, pour moi, 'cinéma'. Je ne voulais pas m'excuser de faire du documentaire : celui-là, je voulais le faire pour le grand écran.

Vous, Gabin, qu'attendiez-vous d'un tel projet ?
Gabin Jourdel : Il n'y a pas réellement d'attente. Petit, ça m'amusait. J'aimais partager plein de trucs avec Maxence qui, aujourd'hui, fait partie de la famille Jourdel. Le film était pour moi un prolongement de notre relation.
M.V. : Gabin, c'est le dernier d'une très grande famille. Il est depuis tout petit au contact des problématiques d'adultes, du rapport à la ferme, aux animaux, au travail, à la boucherie. Depuis petit, il a une très grande maturité. Quand on est rentrés dans sa vie – je dis 'on', c'est l'équipe et moi –, Gabin a vu l'opportunité de traîner avec des grands. Pour lui, c'était l'aventure. Mon but était de dessiner cette grande fresque familiale et d'étudier l'idée de la transmission, de l'émancipation de Gabin. J'ai su tout de suite que ça pouvait donner quelque chose de très puissant, en raison du temps. Aussi parce que j'avais une intuition. Gabin avait, très jeune, au-delà de la question de la maturité, l'envie d'essayer autre chose. Après LES HÉRITIERS, je me disais que les Jourdel en auraient un peu marre de moi. Un jour, je suis passé voir Dominique à la boucherie. Gabin était là, il traînait avec

son père. Moi, je venais vraiment comme si je rendais visite à ma famille, pour raconter des conneries avec Gabin. Et ce jour-là, Gabin – il avait 10 ou 11 ans – me dit qu'il s'est inscrit à un cours de danse. Et il commence à me montrer, à faire des pas de breakdance dans la boucherie, alors que son père lui demande de venir l'aider. Gabin s'en fichait, il voulait juste s'amuser. C'était déjà une scène de cinéma. Pas en raison du conflit éventuel avec le père mais juste parce qu'il était évident qu'il voulait goûter autre chose. Je me suis dit qu'il y avait un frottement, une situation.

Comme dans toutes les familles, il y a une crise chez les Jourdel. Revoir a posteriori ce conflit avec votre père en change-t-il votre approche, Gabin ?
G.J. : Je vois des choses à l'écran dont je n'avais aucune conscience à l'époque. Le film permet de mettre en perspective ce que vivaient mes parents, même parfois de le découvrir. Il y a une scène où maman me conduit au lycée et on sent qu'elle s'inquiète pour moi ; en face, je suis totalement détaché. Aujourd'hui, je trouve cela injuste. Ça m'a marqué de voir mon père dans un moment de faiblesse, où il se pose énormément de questions. Le père, c'est une figure d'autorité, de puissance. Voir ce grand homme pleurer, ça m'a remis forcément en question. J'ai réalisé qu'il a eu la vie dure. Mais la distance que je vis encore aujourd'hui, en étudiant au Canada, me fait réaliser aussi beaucoup de choses. La relation a évolué grâce au film, grâce à Maxence, mais aussi grâce à ces images.

C'est un documentaire intime, un portrait familial, mais lorsque vous tournez, Maxence, travaillez-vous aussi consciemment la dimension sociologique du film ?
M.V. : Dans la famille de Gabin, tout le monde travaille de près ou de loin pour l'agriculture, pour la viande, pour le lait. Ce sont eux qui m'ont tout appris, le fonctionnement, le modèle économique, la transmission. Ce qui est assez beau dans cette aventure, c'est que la connaissance que Gabin et ses parents ont du cinéma, c'est moi qui la leur apporte. Et la connaissance que j'ai de l'agriculture, c'est grâce à eux. Il y a donc une double discussion permanente. Le modèle dans lequel travaille la mère de Gabin est compliqué. Et il va certainement disparaître. La boucherie du père, qui est une grande boucherie avec plusieurs salariés, c'est un modèle qu'il va être compliqué de faire perdurer dans le temps. C'est quelque chose qui me touche et qu'il m'intéresse de filmer. Par exemple, le marché à bestiaux est aussi un modèle en train de disparaître. Celui qu'on a filmé a déjà fermé. Je ne sais pas si c'est un rapport sociologique, mais en tout cas, c'est un rapport à la trace. Je filme aussi un monde qui change, qui évolue et dont certains aspects vont disparaître. C'est une notion qui m'intéresse ; pas filmer la disparation pour la disparition, mais filmer quelque chose qui appartient puissamment à la culture populaire du Nord. C'est une perte de quelque chose qui relève du commun, d'un bassin, d'une population. J'en avais pleinement conscience, je ne m'inscris pas nulle part en filmant la famille Jourdel. Mon travail, c'était de faire la chose la plus universelle possible. Gabin et ses parents sont tellement beaux, tellement forts dans ce que ça raconte de plus grand qu'eux.



« Je savais qu'il fallait faire une fresque familiale, qui s'étale dans le temps. Qui dit 'temps' dit 'cinéma'.

Maxence Voiseux



« Moi qui ai toujours été proche de la ferme, j'ai fait mon deuil. Gabin Jourdel

Gabin, vous vivez toujours au Canada. Qu'est-ce qui a changé après le tournage ?
G.J. : Moi, je continue mes études là-bas. La boucherie n'est pas encore fermée. Elle n'a pas encore 'brûlé' – j'ai un pincement au cœur quand papa dit ça dans le film. Mais elle fermera. Le modèle économique que papa a construit est trop dur pour un jeune. Le monde actuel ne travaille plus comme ça. Un jeune seul ne reprendrait pas cette boucherie : c'est un poids, un fardeau. Papa a, entre guillemets, fait son deuil, et il conçoit que la boucherie a commencé de ses mains et va s'arrêter de ses mains. Quant à maman, si elle n'est pas encore au stade de la retraite, elle ne finira pas dans l'agriculture. Elle a des rêves et des désirs et j'ai envie qu'elle les réalise. Moi qui ai toujours été proche de la ferme, j'ai aussi fait mon deuil.
M.V. : La société a beaucoup évolué ces dix ou quinze dernières années. Il y a tous ces gamins en lycée agricole qui sont intelligents et sensibles et qui ont épousé aussi le changement de la société sur le rapport au travail, sur le rapport à la transmission, sur le rapport à l'effort ; ils comprennent qu'il faut produire différemment, consommer différemment. Il n'y a aucune raison que la société ait changé et pas les gamins qui arrivent dans le milieu agricole. Ils sont aux premières loges face au réchauffement climatique. Nous, urbains, on peut philosopher pendant des heures, mais c'est beaucoup plus dur pour la mère de Gabin quand il fait 39°. Il y a des problèmes hydriques, les vaches souffrent, le lait est moins bon, la coopérative paye moins. Mon modèle économique à moi n'est pas touché. Il sera sûrement touché par l'IA par exemple, mais les premiers petits soldats face au climat, ce sont eux.

Vous, Maxence, vous avez étudié au Canada. Vous avez une responsabilité dans le départ de Gabin là-bas ?
M.V. : Pas moi, mais peut-être le film un peu. Il nous a changé tous les deux. Est-ce que Gabin serait parti s'il n'y avait pas eu le film, personne ne peut répondre. J'ai toujours tenu à être très éthique, très connecté aux Jourdel, mais j'ai toujours dit : le film va nous changer collectivement, faisons en sorte qu'il nous change dans le sens dans lequel on a tous envie d'aller. Face à toutes les questions sur l'avenir, la suite, le modèle économique, l'agriculture, le rapport au vivant, à un moment, Gabin s'est posé la question de partir. Après, je trouve que ce départ au Canada, ça raconte bien Gabin. Il n'a pas renversé la table pour aller faire du cirque. Il fait quelque chose de très proche, toujours dans le rapport au vivant. Et en même temps, il a eu besoin de partir pour regarder sa vie différemment, pour travailler différemment, et se nourrir. Quand tu es parti, je me souviens que tu m'avais dit : j'ai besoin de me cultiver. Me cultiver au sens littéraire. ■

GABIN

De Maxence Voiseux
Documentaire
France. 1h42

APRÈS AVOIR SUIVI LES TROIS FRÈRES DE LA FAMILLE JOURDEL DANS LE TÉLÉFILM *LES HÉRITIERS*, MAXENCE VOISEUX FILME LE PETIT GABIN, FILS DU BOUCHER.

18.11.26

Dans l'Artois, les Jourdel vivent de la terre. Le père est boucher ; son épouse est éleveuse. Gabin, leur fils, le dernier d'une fratrie de trois, regarde la vie de ses parents avec défiance : il voit l'agriculture abîmer sa mère, qui ne parvient même pas à se dégager un salaire ; il refuse dès son plus jeune âge de reprendre la boucherie de son père qui ne manque jamais de le lui reprocher. Il y a d'abord ce portrait, sur dix ans, de ce gamin qui grandit en milieu rural, auquel on s'attache très vite par sa jolie sensibilité et sa personnalité entière. Mais la raison d'être du documentaire, c'est la friction entre les aspirations de Gabin et son milieu socio-professionnel qui annonce comme la mutation du monde rural. Démotivé par un père qui ne cesse de souligner ses limites et dont le seul prisme de jugement est la valeur travail, Gabin est aussi plus intéressé par « les animaux vivants » que par le dépeçage. Il est scolarisé à la maison et préfère traîner avec les filles qu'avec les garçons, ce qui en fait un petit être singulier et curieux. Il grandit sous nos yeux, dans un film formidable qui décortique autant les mécanismes des dynasties professionnelles que l'apprentissage d'un libre penseur. Jalonné de moments de vérité hilarants, ce « coming of age », ourlé de réflexions profondes sur l'héritage, la généalogie et la possibilité de se réinventer, possède une puissance de cinéma inouïe. ■

PAR EMMANUELLE SPADACENTA



Sofilm

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Maxence Voiseux, *Gabin* : « Le film est une sorte de photo souvenir d'un monde qui disparaît »

Gabin

UN FILM DE
Maxence Voiseux

EN SALLES LE
18 novembre

De ses huit à 18 ans, Maxence Voiseux a suivi Gabin, le petit dernier de la famille Jourdel. Le père est boucher, la mère agricultrice. Les deux sont au bout du rouleau et Gabin se retrouve tiraillé entre les entreprises familiales qu'il pourrait reprendre et l'envie de faire autre chose. Avec beaucoup de délicatesse, cette trajectoire au long cours devient un récit d'émancipation teinté de surprises et de rebondissements dignes d'une fiction. Le genre de miracle qui ne peut dépendre que d'une complicité totale, suscitant l'envie de faire un entretien croisé avec le réalisateur et son « personnage principal ». PROPOS RECUEILLIS PAR **ANTOINE DESRUES**

Comment lance-t-on un film aussi spécifique sur une famille ?

Maxence Voiseux : J'ai commencé par un court-métrage de fin d'études quand j'étais en école de documentaire. C'était un portrait sur un marchand de bestiaux dans le nord de la France, le grand-père de Gabin. J'ai ensuite rencontré ses enfants : Hubert, le marchand de bêtes, Thierry, l'éleveur, et Dominique, le boucher, le père de Gabin. J'en ai fait un moyen-métrage dans lequel Dominique avait déjà des questions obsessionnelles sur l'avenir et la transmission. Gabin apparaît dans ce film à l'âge de huit ans. Certaines images de *Gabin* proviennent d'ailleurs du moyen-métrage. Quand on a commencé le long, il avait déjà pratiquement onze ans. Je pensais leur foutre la paix, mais une fois où je revenais voir Dominique, Gabin avait suivi un cours de breakdance et voulait me montrer ce qu'il avait appris. Son père voulait le faire bosser pour qu'il puisse un jour reprendre la boucherie mais je sentais que Gabin avait déjà envie de tester d'autres choses. Alors quitte à y retourner, autant se lancer dans un projet déraisonnable au long cours.

Gabin Jourdel : Pour moi, c'est venu assez naturellement. C'était la suite logique du moyen-métrage. Il y a eu un contrat de cœur : on se lance dans cette aventure ensemble.

Les modalités de temps ont-elles évolué en cours de route ?

M.V. : Non. Comme j'avais déjà les images de Gabin à huit ans, ça me semblait logique d'aller jusqu'à sa majorité. C'était le deal dès le départ. C'était forcément effrayant mais les producteurs y ont vu une force. C'est l'occasion de couvrir un morceau de ce territoire, de cette famille et de la vie de ce gamin qui grandit, en prenant toutes les bascules possibles, y compris le Covid. J'ai d'abord construit le film au tournage, en essayant d'être au maximum présent à des moments que j'estimais pivots, même s'ils pouvaient paraître anecdotiques : un anniversaire, un concours agricole, Gabin qui revoit son amie qu'il n'a pas recroisée depuis un an parce que la vie leur est un peu passée dessus. Autour de ça, je construisais des séquences de tournage de plusieurs jours qui étaient le fruit de longues discussions. J'ai passé beaucoup plus de temps à parler avec Gabin et ses parents qu'à tourner, moins pour préparer que pour nourrir ces sessions de tournage.

Avec autant de matière, qu'est-ce qu'on choisit de garder et d'enlever ?

M.V. : Je me suis interdit de jouer avec le corps de Gabin. Je ne voulais pas d'effets de manche pour montrer qu'il devenait plus grand, qu'il avait de la barbe, etc. Il fallait qu'on le découvre à l'intérieur d'une narration, qu'on puisse se permettre un cut à partir de deux moments qui n'ont rien à voir. Après, on a mis un temps monumental à le monter, parce que c'était trop propre dans ce suivi des étapes charnières de la vie de Gabin. Sur les deux derniers mois, on a beaucoup retiré pour créer du hors-champ, du mystère.

Gabin, vous et vos parents en venez pendant ces dix ans à prendre des décisions au sujet desquelles vous sembliez hésiter. On pense notamment à l'étonnante retraite religieuse de votre père. La présence de la caméra de Maxence a-t-elle aidé ?

G.J. : Je pense que ces décisions auraient été prises dans tous les cas, mais Max nous a parfois orientés et permis d'avoir des opportunités qu'on n'aurait pas eues tout de suite. Par exemple, le fait que je me lance dans le dressage de chiens de troupeau n'était au départ qu'une vague idée que je lui ai partagée. Il a aidé à la réalisation de cet objectif. L'impact du film est là : il a accéléré certains événements.

M.V. : Le film a catalysé des désirs. Avec ce qu'ils m'ont offert en termes de temps et d'intimité, notre niveau de confiance mutuelle m'a amené à être très exigeant sur ce que je pouvais me permettre ou pas. Ça peut paraître anodin, mais Gabin qui part à la montagne, sa mère qui se lance dans la généalogie et son père qui part dans un monastère, c'est des heures de conversation. C'est comme écrire un roman avec eux.

Il y aussi l'apprentissage de la verbalisation. Certains mots ne se disent pas ou arrivent très tardivement, comme le burn-out, ou du moins la fatigue de Patricia et Dominique.

G.J. : L'agriculture est un domaine auquel on donne son temps et sa vie. C'est un métier qui évolue mais qui doit rester d'actualité. La génération de mes parents, c'est une génération de gros bosseurs. Ils ressentent le travail de manière intense. Papa a monté la boucherie de A à Z et cette responsabilité est de plus en plus lourde avec le temps. Maman, elle travaille seule et au quotidien avec du vivant, ce qui veut toujours dire plein d'imprévus, des moments de malheur comme de bonheur. Je ne sais pas si on peut parler de burn-out mais il y a une fatigue évidente. Maintenant que je suis parti au Canada *(pour les études, ndlr)*, il y a cette inquiétude. C'est « un deuil » que j'ai dû faire en laissant ma mère seule.

Il y a une contradiction universelle qui se dessine dans le film : on souhaite tous le meilleur pour nos enfants mais c'est difficile de ne pas être jaloux des progrès sociaux de leur génération.

M.V. : Gabin prend beaucoup de décisions au cours du film, et pas seulement de partir au Canada. En voyant ces prises de position, ça a fait réfléchir Dominique sur ses propres choix. Il est dans un processus de deuil. Il comprend que la génération qui arrive n'a pas envie de retourner à table, elle veut travailler et vivre différemment. Dominique peut aussi être très critique envers les frères de Gabin quand ils partent en vacances. Pour lui, la notion de travail est cardinale. La boucherie représente autant un salaire que le travail en famille. En ce sens, le film est une sorte de photo souvenir d'un monde qui disparaît.

Le film a peu de marqueurs temporels…

M.V. : Je ne voulais pas faire un film de société avec du Coldplay pour représenter les années 2000. J'espère que le film est avant tout une fresque familiale qui tienne dans le temps. À part pour quelques marqueurs technologiques visibles (ordinateurs, téléphones, etc.), on s'en moque qu'il ait été tourné en 2020 ou 2040.

LA CROIX

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Dix ans dans les pas de Gabin, l'enfant qui voulait être acteur de sa vie

Le documentariste Maxence Voiseux a filmé sur près de dix ans un jeune garçon du Pas-de-Calais qui cherche un chemin entre les attentes d'un père boucher et d'une mère agricultrice.

Un récit poignant porté par la grande complicité entre le cinéaste et son sujet.

Gabin ★★★
de Maxence Voiseux
Film français, 1 h 45, documentaire

Entre le réalisateur et les Jourdel, c'est une histoire de rencontre. Et de confiance. En 2014, Maxence Voiseux, lui-même originaire du Nord, s'intéresse au marché aux bestiaux d'Arras, une institution et un milieu très fermé pour son film de fin d'études. Il y rencontre le grand-père de Gabin et en fera le sujet de son premier court-métrage, *Des hommes et des bêtes.* Suivra un moyen métrage, *Les Héritiers*, sur les trois fils de cet homme et la question de la transmission. Le début d'une saga documentaire qui culmine aujourd'hui avec Gabin, sur le petit dernier de la troisième génération des Jourdel.

Gabin a 8 ans lorsque le réalisateur le rencontre lors du tournage des *Héritiers* et il détonne parmi ses frères et ses cousins. Plus drôle, plus curieux, plus sensible aussi.

Tiraillé déjà entre l'espoir que place de son père, Dominique, de le voir reprendre la boucherie et l'envie d'aller voir ailleurs. Avec son accord et celui de ses parents – il a alors 11ans –, il décide de le filmer jusqu'à ses 18 ans. Au rythme de trois à six fois par an, sans idées préconçues ni plan de travail.

Il en assume les ellipses qui font que Gabin se transforme peu à peu sous nos yeux sans réels repères temporels, sinon les changements de morphologie ou de coupe de cheveux, et se concentre sur sa relation complexe avec ses deux parents, Dominique et Patricia.

Le premier, dur et exigeant, fait du travail une valeur cardinale mais laisse affleurer une grande tendresse. La seconde, plus complice, s'épuise avec son élevage de vaches laitières dont elle ne par- vient pas à tirer un revenu.

Maxence Voiseux capte ainsi l'insoluble conflit de loyauté de Gabin, entre son père et sa mère, la mort (la boucherie) et le vivant (la ferme), l'attachement à sa terre et son envie de partir. Avec toujours cette volonté de bien faire alors qu'il se débat avec des difficultés scolaires et tente de tracer son propre chemin, rêvant d'élever des chiens de berger.

Les moments où il se confie à sa meilleure amie, Lilou, et à sa préceptrice, Catherine, avec une étonnant maturité sont bouleversants. De cette matière palpitante, le cinéaste tire un magnifique récit d'apprentissage sur fond de monde rural en crise. Ce ne pourrait être qu'un de plus si



Gabin*est le dernier volet de la saga documentaire de Maxence Voiseux sur l'agriculture et la transmission.* Arizona

Le documentariste décide de le filmer jusqu'à ses 18ans, au rythme de trois à six fois par an.

la présence du cinéaste ne jouait un rôle dans l'évolution des personnages.

Son film a servi de catalyseur pour les membres de cette famille, chacun s'en emparant «*pour faire avancer leur vie*», reconnaît-il. «*Ils sont très pudiques entre eux mais face à la caméra, ils assumaient tout,* raconte Maxime Voiseux. *Gabin de vouloir partir, Patricia de vouloir faire de la généalogie et Dominique d'être épuisé"* Il surprend ce dernier en plein craquage lors d'une conversation avec son frère, puis l'accompagne lorsqu'il part en retraite dans un monastère orthodoxe et renoue avec sa foi.

Filmer sur une telle durée était audacieux – Gabin aurait pu changer d'avis ou ne plus jouer le jeu – mais s'avère totalement réussi tant transpire la complicité entre le réalisateur et son sujet. Difficile de ne pas s'attacher à ce gamin timide et potelé, à la larme facile et la sincérité désarmante, dont on suit la transformation vers l'adulte sans forcément avoir le mot de la fin.
À quand une saison 2?
Céline Rouden

★★★ **Très bon film**

CINÉMA Pendant dix ans, **Maxence Voiseux** a suivi l'évolution de Gabin, un enfant de l'Artois désireux de travailler dans le monde rural. Un premier long métrage fascinant en forme de récit d'apprentissage.

***Gabin*, de Maxence Voiseux, France, 1h45**



« En grandissant, Gabin s'est rendu compte de ce qu'était le cinéma, avec sa grammaire, la mise en scène, les focales. » ALTER EGO

ENTRETIEN

«Il y a de la beauté à avoir un lien avec le vivant»

Pour son premier long métrage documentaire, Maxence Voiseux a pris du temps. Celui d'observer, dix ans durant, de ses 8 à ses 18 ans, l'évolution de Gabin, un gamin de l'Artois, une région du Pas-de-Calais.

Gabin poursuit aussi une plongée dans la famille Jourdel, débutée par le cinéaste avec le grand-père. Ici, la relation fusionnelle avec sa mère, fermière, tranche avec le lien paternel plus tendu. Avec ses choix de récit, Maxence Voiseux dessine un film d'apprentissage passionnant, qui interroge les logiques de transmission et la ruralité.

C'est le troisième film que vous consacrez à la famille Jourdel, pour quelles raisons ?

Ma famille est originaire du Pas-de-Calais. Je n'y suis pas né, mais j'ai enduré les vacances familiales chez les grands-parents, les Noëls interminables, les vacances de Pâques avec le grand-père à l'église. C'est un endroit que je n'aimais pas trop et avec lequel je me suis réconcilié par le cinéma. J'ai commencé à faire des films avec le grand-père de Gabin. Il m'a ouvert les portes quand j'étais aspirant cinéaste. Ensuite, j'ai fait *les Héritiers*, un moyen métrage avec les trois frères Jourdel, Hubert, Dominique, le père de Gabin, et Thierry. Puis j'ai été pris dans une espèce de tourbillon où j'ai rencontré beaucoup de gens de cette famille très importante dans le milieu de la viande et de l'agriculture du Pas-de-Calais. J'ai l'impression qu'il y a tout à raconter sur ce petit territoire de l'Artois, parce qu'il y a tout à déconstruire dans cet endroit frappé de manière extrêmement violente par la désindustrialisation, le chômage, la précarité, les politiques néolibérales, et qui, dans les milieux ruraux, a été récupéré de manière très sournoise par l'extrême droite. S'en est suivie toute une litanie de repré- sentations en littérature, au cinéma et à la télévision, qui reproduit des caricatures absolues de ce que c'est qu'un boucher, un paysan ou un gamin. Or, les choses sont plus complexes quand on passe du temps avec les gens. Mon rôle, c'est de poser de nouvelles images, de nouveaux récits dans la conversation collective, pour remettre un peu de noblesse et d'intelligence dans ces stéréotypes.

Comment la relation avec cette famille a-t-elle évolué ?

Ma relation avec la famille Jourdel s'est construite au fur et à mesure. J'ai un lien très particulier avec Gabin et ses deux pa- rents. C'est un voyage de cinéma, mais aussi d'a ection, de relations qui ont évo- lué au gré du temps. Au début, il y avait de l'aventure, presque de la rigolade. Quand Gabin était tout petit, le film venait remplir un endroit où il était très seul. Le tournage ressemblait à du baby-sitting.

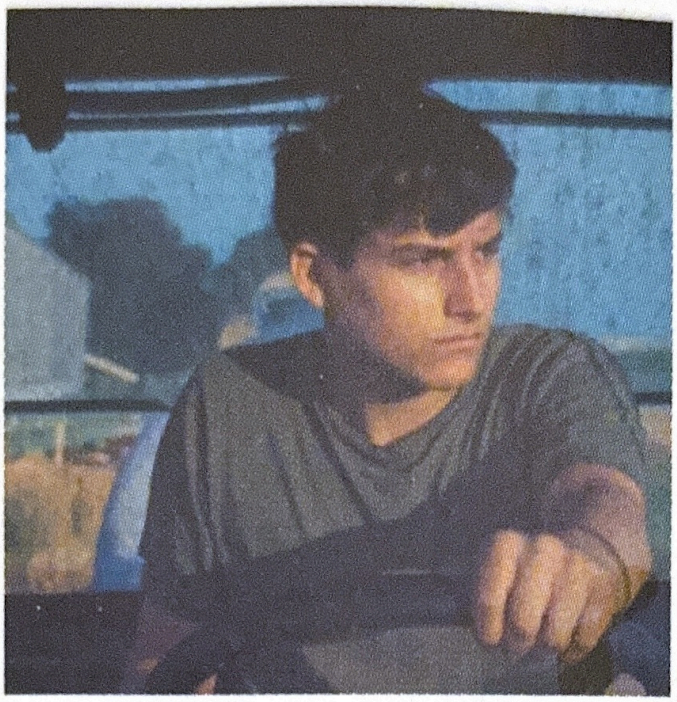
On a passé des heures et des heures à l'écouter, à le filmer en train de jouer ou d'apprendre à se faire à manger tout seul. En grandissant, il s'est rendu compte de ce qu'était le cinéma, avec sa grammaire, la mise en scène, les focales. Tout l'intéressait. Vers 12-13 ans, nous avons entamé une longue conversation en parallèle du tournage pour savoir quel Gabin allait être dessiné dans le film. C'était vraiment bouleversant de l'entendre demander, du haut de ses 13 ans, pourquoi nous passions désormais plus de temps à filmer qu'à être ensemble. Il voulait qu'on soit à égalité, connaître ma vie. Ce sont des aventures extraordinaires, des relations qui bougent, même avec les parents. Quand ils ont compris que j'allais les intégrer comme des personnages, ça les a flattés. D'un coup, ils se sont beaucoup plus épanchés.



GABRIELLE DENISSE

MAXENCE VOISEUX
Réalisateur

madame
FIGARO



Gabin

Ce documentaire de Maxence Voiseux suit Gabin (photo), benjamin de la famille Jourdel, de ses 8 à 18 ans. Alors que son père aimerait lui léguer sa boucherie, le garçon nourrit d'autres rêves : devenir éleveur canin et sauver la ferme de sa mère. Tourné sur dix ans, le film rend naturellement compte d'une double mutation : celle du monde rural et celle qui s'opère chez un héros en quête d'émancipation. La simplicité de l'écrin sert avec brio la pudeur et la sincérité de protagonistes qui touchent au cœur. • **M. L.**

De Maxence Voiseux.

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

GABIN

sortie le 18 novembre | de Maxence Voiseux | Arizona (1h45)



Le premier long métrage documentaire de Maxence Voiseux suit dix ans de la vie du jeune Gabin, fils d'un boucher et d'une éleveuse. Jusqu'au moment charnière où se dessinent pour lui des rêves d'avenir, libérés de l'ombre familiale.

Lorsque le film commence, Gabin a 8 ans et vit dans l'Artois. Il est entouré de Dominique, son père boucher, et de Patricia, sa mère éleveuse. Pour ce jeune garçon curieux et attachant planent déjà des questions d'orientation professionnelle et la pression de relations intimes empesées. Maxence Voiseux avait en fait commencé à suivre Gabin pour *Les Héritiers* (2015), un moyen métrage documentaire s'intéressant à Dominique et à ses frères. Un film qui faisait lui-même suite à *Des hommes et des bêtes* (2014), le court de fin d'études de cet ancien de La Fémis où l'on suivait… le grand-père de Gabin. Traversé par la question centrale de l'héritage, ce premier long prend racine dans les travaux précédents du jeune cinéaste, avec un sens organique et génial de la constellation familiale. Génial, car déconstruit dans sa capacité à regarder ce qui se transmet de l'émotion et du soin entre les personnages, plutôt qu'à creuser la trame éculée de la transmission d'un patrimoine foncier ou d'un savoir-faire destiné à générer du capital. Gabin l'annonce au début du film : il aimerait *« faire un métier avec des animaux vivants »*. Et tout, dans ce documentaire d'une tendresse infinie, fait le choix du vivant, de ce qui se meut constamment, vif et changeant, entre les membres de la famille Jourdel. Sans jamais réduire les personnages à ce qui les empêche, le film ne leur vole rien. Chaque scène dialogue avec les émotions de manière à faire éclore la sensation bouleversante d'avoir écouté battre le cœur de Gabin, très fort, très grand, sur dix ans.

Par Laura Pertuy

3 QUESTIONS À MAXENCE VOISIEUX

La forme du film est très stylisée. Comment s'est-elle imposée ?
Je ne fais pas ce qu'on appelle du cinéma direct : je filme avec une caméra sur pied et je ne cadre pas moi-même. J'ai un chef-opérateur et un ingénieur du son à mes côtés. Le format 4/3, plus serré, m'a aidé à formuler ce que raconte le film : l'idée d'un garçon qui se retrouve seul face à l'autorité, à l'école, à ses parents, à son père surtout. On a tenu ce format autant qu'il nous a tenus pendant toutes ces années, bien qu'il soit atypique en documentaire, difficile à vendre aux diffuseurs.

Comment peut-on se nourrir de ceux qu'on filme sans leur faire jouer un rôle ?
Quand on tourne avec les Jourdel à 23 heures, c'est planifié, ils le savent. On leur demande : *« Qu'est-ce que vous avez à raconter ? »* Avec le temps, on a une connaissance très fine de ceux qu'on filme, de cette part de secret qu'ils renferment et qu'il s'agit de mettre en scène avec eux. Mais, sur ce projet, le temps long a sédimenté quelque chose de nouveau : les Jourdel ont acquis à leur tour une connaissance de ce que je comptais raconter, à tel point qu'ils y ont déposé leurs propres intentions.

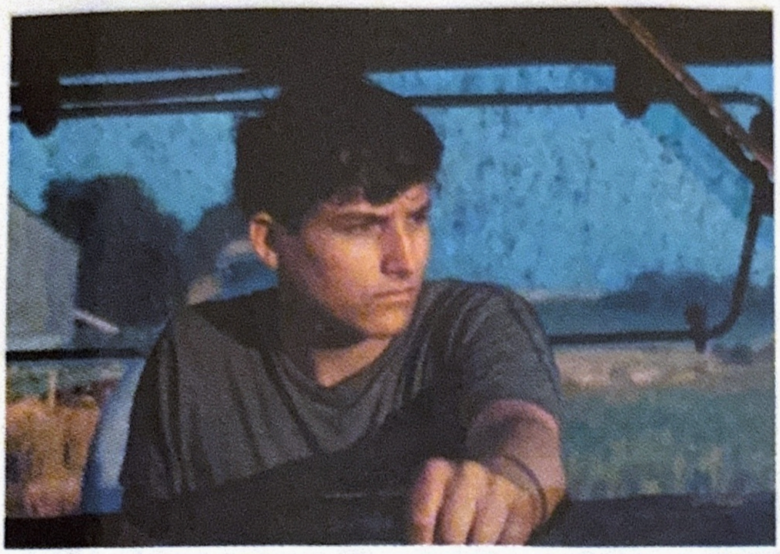
Ce documentaire bouscule les représentations…
Ce qui m'intéresse, c'est surtout de déconstruire les représentations du milieu agricole. Un boucher qui part en retraite spirituelle, une agricultrice qui se consacre à la généalogie, un fils de paysans qui décide de voyager, ce sont des choses qu'on ne voit pas beaucoup au cinéma. Je ne passerai pas ma vie entière à filmer sur 15 km², mais j'ai l'impression de raconter le monde entier depuis ce microterritoire, que je n'ai pas fini d'explorer. Jean Renoir disait que plus on est local, plus on est universel…

Propos recueillis par David Ezan

Entretien complet à lire sur troiscouleurs.fr

LE FIGARO MAGAZINE

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX



DOCUMENTAIRE

SHOULD I STAY OR SHOULD I GO

★★★ ***Gabin,*** *de Maxence Voiseux (en salles le 18 novembre).*

Benjamin d'une famille de trois garçons, Gabin est un gamin sensible, tiraillé entre l'envie d'aider sa mère qui s'épuise dans sa ferme laitière et le besoin de prendre le large pour échapper au destin qui semble écrit pour lui : reprendre la boucherie de son père.

De ses 8 à ses 18 ans, la caméra de Maxence Voiseux le suit de la maison à l'école, de la ferme aux plaines, captant ses émotions les plus intimes et ses tergiversations les plus humaines. En résulte un documentaire captivant et poignant qui interroge sur la filiation, l'héritage, le travail et l'émancipation en s'imposant comme le cousin de *Vingt dieux,* l'inoubliable fiction de Louise Courvoisier. ***C. G.***

CRITIQUE

Documentaire : « Gabin » , dix années d'un enfant du Nord

Maxence Voiseux a suivi Gabin, de ses huit à ses dix-huit ans. En 8lmant les désirs et incertitudes du jeune homme, le cinéaste dresse le portrait d'une famille d'agriculteurs du nord de la France. Un documentaire immersif et touchant, certainement l'un des plus réussis de l'année.



« Gabin » ou la saga du cadet des Jourdel. (© Photo Arizona Distribution/Etienne Delcambre)

Par **Chloé Caye**

Gabin veut dresser une vache de concours. Ou plutôt devenir éleveur canin. Non, sauver la ferme de sa mère. En tout cas, Gabin refuse de reprendre la boucherie de son père. Cadet de la famille Jourdel, il vit dans le nord de la France, où Maxence Voiseux l'a filmé pendant dix ans.

On rencontre Gabin à huit ans et on le quitte à sa majorité. Les envies du garçon changent, la personnalité du jeune homme s'affirme. Tout ce qu'il traversera, Maxence Voiseux lui accordera du temps, de l'importance. Rien n'est relégué au rang de rêves d'enfant ou de lubies d'adolescent.

Le cinéaste, lui-même originaire de la région, saisit son sujet par le prisme de l'intime. Pour évoquer l'héritage familial ou l'émancipation du milieu agricole, Maxence Voiseux choisit de mettre en scène un jeune homme qui se projette ailleurs mais craint de décevoir ses parents.

Dans l'entourage de Gabin, qu'on aperçoit régulièrement (son père, sa mère, sa copine, sa professeure…), coexistent plusieurs points de vue sur ces thématiques. Nul besoin de nous exposer frontalement le débat : chaque conversation mène à di]érentes prises de position. Dans « Gabin », chaque argument est comme simultanément évoqué et illustré ; mis en pratique.

Faire famille

Ce choix - vivre et discuter les problématiques depuis l'intérieur - justifie le dispositif du film : ces dix ans passés auprès de Gabin. Maxence Voiseux parvient à instaurer une vraie proximité avec la famille Jourdel. Très rapidement, Gabin nous rappelle un petit frère, un cousin ou un neveu. On se sent concerné par ses décisions ; protecteur quand il se heurte à un refus. On apprend à connaître ses parents, et on finit presque, d'ailleurs, par anticiper leurs réactions

Politis

« Gabin », prendre un chemin de traverse

Sur une période de dix ans, ce documentaire de Maxence Voiseux montre un garçon tentant d'échapper au déterminisme familial.

Christophe Kantcheff • 17 novembre 2026



La route aurait dû être toute tracée pour Gabin. Une mère agricultrice, mais dont l'exploitation se porte mal ; un père boucher qui a mis toute sa force de travail dans son magasin pour en faire sa fierté et une belle affaire à transmettre. Seulement, ses deux fils aînés ne sont plus à la maison et, surtout, le petit dernier, Gabin, en qui il plaçait tous ses espoirs, n'a aucune envie de s'investir dans la boucherie. Il préfère les animaux vivants et rêve de reprendre la ferme de sa mère. Mais il n'a que 8 ans. Quel sera son destin ?

C'est ce qu'on va voir, du moins jusqu'à ses 18 ans. Maxence Voiseux, dont *Gabin* est le premier long métrage, a en effet filmé le garçon sur une décennie, chez lui, en milieu rural, dans l'Artois, au nord de la France. Dix ans ramenés à 1 h 40 : c'est tout un choix de séquences au montage, qui se doivent d'être éloquentes sur l'évolution de Gabin, celui-ci étant presque toujours en interaction avec ses parents ou avec une femme faisant fonction de soutien scolaire, avant qu'elle ne devienne sa confidente, avec une amie de collège avec qui s'instaure au fil du temps une relation amoureuse implicite, ou des copains d'internat.

Stratégies de contournement

Il est rarement seul, sinon devant des jeux vidéo liés à l'agriculture. Il ne se confie jamais à la caméra, même si elle a forcément une influence sur sa manière d'être. À tout le moins, elle ne l'entrave pas pour s'affirmer (peut-être même l'aide-t-elle en ce sens). S'affirmer, c'est-à-dire s'écarter du déterminisme familial et social, avant tout représenté par son père.

On suit ainsi ses stratégies de contournement. Gabin aide prioritairement sa mère à la ferme. Fuit davantage la confrontation qu'il ne la provoque. Suit la recommandation paternelle – *« travaille, travaille ! »*, répétée comme un mantra –, mais pour la retourner à son profit, en s'accrochant dans son parcours scolaire malgré des difficultés de concentration. Gabin est intelligent : il a compris que ses études pouvaient l'extraire d'un chemin prédéterminé. Il se donne aussi la liberté de nourrir sa passion pour les animaux, notamment au cours d'un stage en montagne d'élevage de chiens gardiens de moutons.

« Tout ne se déroule pas comme l'avait rêvé Gabin, mais il cherche, doute et ose. »

Tout ne se déroule pas comme l'avait rêvé Gabin, mais il cherche, doute et ose. Autrement dit, il est sur la voie d'une émancipation, et ce trajet-là est passionnant. Le film est aussi émouvant quant à ce qu'il montre de l'amour et de la complicité entre le fils et la mère. Enfin, il est intelligent, car il ne condamne pas le père en le réduisant à son poids d'autoritarisme patriarcal. Bref, désormais, un autre « Gabin » existe bel et bien au cinéma.

BANDE A PART

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Un gamin face à son destin

Le premier opus long signé Maxence Voiseux renouvelle le roman d'apprentissage et le documentaire agricole. Ce judicieux et émouvant portrait d'un garçon en mode *Boyhood* renvoie aussi chacun.e à son propre destin, et révèle un jeune non-acteur épatant

---

Enfant des Ardennes (et pas des **Dardenne** !), étudiant en sciences, puis en réalisation et montage documentaire, Maxence Voiseux retrouve la famille Jourdel dans l'Artois du nord de la France, qu'il a déjà filmée à plusieurs reprises. Dans son court-métrage de fin d'études ***Des hommes et des bêtes*** (2013), il suivait l'éleveur et vendeur de bovins retraité André et son fils Hubert. Dans son moyen ***Les Héritiers*** (2016), c'étaient les trois frères Hubert (marchand de bestiaux), Dominique (boucher) et Thierry (éleveur), et il interrogeait la transmission de cet héritage à leur descendance. Dans ***Elle est des nôtres*** (2021), il se concentrait sur la guérisseuse Juliette, en passe d'être embauchée par le clan. Aujourd'hui, c'est la génération suivante qui intéresse le réalisateur. À savoir Gabin, fils de Dominique. Sur dix années, des huit aux dix-huit ans du protagoniste, le film accompagne son enfance, puis son adolescence, en questionnant le déterminisme familial et la loyauté – reprendre à terme la boucherie paternelle ? – ou la liberté du choix. L'aventure immerge le spectateur dans ce tiraillement cornélien quelle que soit l'option prise. Gabin grandit, et donc s'affirme, s'attache et se détache. Sans compter qu'il a plusieurs envies : sortir la ferme maternelle de la crise, dresser une vache de concours, ou se lancer dans l'élevage canin.

Révélée à la Quinzaine des Cinéastes, la réussite de Maxence Voiseux est de capter sur une décennie l'échappée belle d'un gamin devenant grand, en imbriquant le réalisme d'un milieu en pleine difficulté, la volonté d'échapper aux injonctions, et les doutes existentiels. Visée et dispositif qui rappellent, bien sûr, la fiction ***Boyhood*** de **Richard Linklater**, mais aussi l'inoubliable série documentaire télévisée ***Que deviendront-ils ?*** (1984-1996), centrée sur six élèves de Paris pendant une dizaine d'années. Sans voyeurisme ni angélisme, mais avec une pudeur qui n'élude pas la frontalité des sentiments, la caméra est toujours au bon endroit. Le montage des cent cinq minutes équilibre avec dextérité tant de temps enregistré, avec même une certaine magie dans la fluidité. On sent à peine la décennie passer, sans cartons ni indications, simplement grâce aux évolutions physiques, à commencer par Gabin. Un garçon qui se prête généreusement au jeu d'être filmé sur le long cours et qui en devient même cinégénique. L'émotion transperce dans le lien fort à la mère, à la préceptrice, à la Terre et aux animaux, et dans les frustrations du pater, qui bougera lui aussi. ***Gabin*** ou le bel instinct.

Olivier Pélisson

"Gabin" : dix ans dans la vie d'un garçon du Nord, pris entre la boucherie du père et l'élevage de la mère


Laurence Houot
France Télévisions - Rédaction Culture



Maxence Voiseux a posé sa caméra dans la vie de Gabin, un jeune rural du nord de la France, de ses 8 à ses 18 ans.

"Ç*a te dérangerait que je sois fermier ?*", demande Gabin. "*Si la boucherie, elle n'intéresse plus personne, on va la brûler*", rétorque son père, au volant de son camion, dans la pénombre du petit matin sur une route de l'Artois, dans le Pas-de-Calais.

C'est ainsi que l'on fait la connaissance de Gabin et que, dans cette scène inaugurale, le sujet est d'emblée posé. *Gabin*, de Maxence Voiseux, présenté et ovationné à la Quinzaine des cinéastes au Festival de Cannes, sort dans les salles mercredi 18 novembre.

Quand l'histoire commence, Gabin a 8 ans. Il vit avec ses parents et ses frères aînés dans le Nord-Pas-de-Calais. Dans la famille Jourdel, le père est boucher, la mère élève des vaches. Des brunes. On comprend d'emblée que le père place dans son dernier-né son ultime espoir de voir sa boucherie rester dans la famille, la vie des deux aînés ayant déjà pris d'autres directions. On comprend aussi très vite que la mère se démène seule pour maintenir en vie une exploitation au bord de la faillite.

"*J'aimerais faire un métier avec des animaux, mais avec des animaux vivants... La boucherie, ça ne me tente pas trop*", ose Gabin. Il a plus d'affinités avec le métier de sa mère. Il aime les animaux. "*Elles vous écoutent. Elles ont des sentiments, les bêtes*", affirme le garçon qui a tissé avec sa mère une relation de complicité autour des vaches. Dans la voiture, règne une autre ambiance que dans le camion de Papa : "*Tu es aussi douce qu'une peau de vache*", lâche ce garçon sensible, que ses difficultés à l'école n'empêchent pas d'exprimer ses pensées et ses émotions avec précision, de l'humour et de la poésie dans les mots.

Le poids de l'héritage

On accompagne Gabin dans l'étable, à la boucherie, dans les champs avec son amie de toujours, puis à l'internat. Le film avance avec Gabin, qui grandit sans qu'on s'en rende vraiment compte, comme dans la vie. Le film capte en une heure quarante-cinq les métamorphoses d'un être en formation. Plus que les transformations physiques, la caméra saisit le modelage progressif d'un esprit, d'un caractère, d'une volonté sur le chemin d'une émancipation difficile. Gabin porte sur les épaules un double héritage. Celui de la boucherie, offensif, du côté du père, et celui du cœur, des vaches, de la mère, qui s'accompagne de culpabilité.

La caméra, qui sait se faire discrète, capte les enjeux qui se jouent dans cette famille autour de Gabin, dans les petits moments anodins du quotidien, souvent chargés de sens. On sent aussi combien cette caméra, et la présence bienveillante, intelligente, de celui qui la tient, contribuent, dans des scènes plus dramaturgiques, à médiatiser les conflits, à exorciser les angoisses, à opérer une forme de catharsis, comme un petit miracle se produisant sous nos yeux. On s'attache énormément à ce trio, Gabin, son père, sa mère. On s'émeut de leurs efforts pour rester sur un chemin commun, malgré les difficultés et les frustrations.



"Gabin" de Maxence Voiseux, sortie le 18 novembre 2026. (ALTER EGO)

Le réalisateur Maxence Voiseux connaît la famille Jourdel depuis longtemps. Il y est entré par le grand-père, André, qui lui a ouvert en 2014 les portes du marché à bestiaux de la ville d'Arras, sujet de *Des hommes et des bêtes,* son premier court-métrage de fin d'études. Il enchaîne avec *Les Héritiers*, un moyen-métrage dans lequel il s'intéresse aux trois fils d'André : Hubert, marchand de bestiaux, Thierry, éleveur, et Dominique, boucher et père de Gabin. Une séance de breakdance improvisée dans la boucherie paternelle provoque le déclic.

"*Je vois alors ce petit garçon, un peu potelé et assez mal dans sa peau, nous montrer les quelques pas qu'il avait appris. C'était un moment à la fois très touchant et un peu absurde : lui si heureux d'expérimenter quelque chose de nouveau tandis que son père lui réclamait de l'aide à la boucherie. Pour moi, toute la symbolique était là, et je me suis dit qu'il fallait absolument que je fasse un film avec Gabin*", raconte le documentariste dans la présentation du film. Dans les dix années qui suivent, il se rend plusieurs fois par an pour des sessions d'une semaine de tournage dans la famille Jourdel. Une centaine de jours au total.

La beauté des cadres

Le cinéaste filme avec la même attention les visages, les paysages, les vaches ou encore les ciels. L'image, le son, les cadres en 4/3 sont d'une beauté sans esthétisme. La constance de cette vie rurale, signifiée par des plans récurrents – le camion dans le petit matin, l'étable, les ruines de l'abbaye de Mont-Saint-Eloi – nous fait mesurer, par contraste avec Gabin qui change, le temps qui passe. Certaines images de la campagne sont comme des tableaux, comme des suspensions dans le temps, qui nous laissent digérer toute la matière vivante qui irrigue ce film magnifique.

Pendant documentaire de *Boyhood* (2014), long-métrage de fiction fabriqué sur un même temps long par l'Américain Richard Linklater avec des comédiens, *Gabin* est un film rare, qui nous donne l'occasion d'assister à la formation d'un être. Un film qui montre sans juger la singularité d'une destinée humaine se dépouillant de son héritage. Quand on quitte Gabin, il est en route pour son aventure à lui. Il a, en affirmant sa volonté, conquis sa liberté et laissé un cadeau à son père, capable tout à coup lui aussi de s'engager sur son propre chemin d'émancipation.

Gala

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX



CINÉMA

GABIN VERTIGES DU RÉEL

Sans être prévenu, on se dit que ce long métrage est sacrément bien ficelé : un de ces films à la française au naturalisme hardcore, plus vrai que vrai, avec des acteurs non professionnels. Puis, alors qu'avance ce portrait d'un gamin du nord de la France ne voulant pas reprendre la boucherie paternelle, le doute s'installe. En le voyant grandir à l'écran durant une décennie, on se prend à vouloir féliciter le directeur de casting d'avoir déniché des gamins aussi ressemblants à mesure que le personnage prend de l'âge… Et lorsqu'on s'aperçoit, enfin, que Gabin n'est pas une fiction mais bien un documentaire tourné au long cours, le vertige s'installe, celui procuré par un réel devenu comme par miracle un étrange et très bel objet de cinéma. ***S. C.***

De Maxence Voiseux. Avec Gabin, Patricia et Dominique Jourdel. En salles le 18 novembre.

SUD OUEST

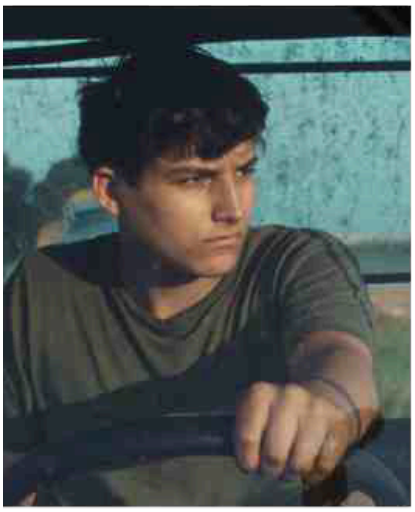
GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

«Gabin », l'histoire d'une enfance

Dans ce documentaire intime, Maxence Voiseux suit de l'âge de 8 à 18 ans un jeune garçon qui grandit dans la campagne du Nord de la France

Il y a ses parents, Dominique, boucher, Patricia, éleveuse, les vastes plateaux de l'Artois, où l'horizon est loin et le ciel est large, et les ani- maux, qu'il aime tant. Gabin Jour- del grandit entre la boucherie de son père et l'exploitation agricole de sa mère.

On voit un petit garçon espiègle de- venir un jeune homme en âge de choisir un projet professionnel : le réalisateur-documentariste Maxence Voiseux (« Le Crack », « Le Dernier socialiste ») l'a suivi de 8 à 18 ans. Il a fait la connaissance de la famille Jourdel en 2014 lors de repé- rages au marché à bestiaux d'Arras pour un court-métrage, et a eu l'idée de ce projet en découvrant



Gabin Jourdel. ARIZONA DISTRIBUTION
Gabin en pleine séance de break-dance dans la boucherie familiale.

Un fils et ses parents

Présenté à Cannes en mai dernier, à la Quinzaine des cinéastes, accueilli avec enthousiasme, ce film peut dérouter dans un premier temps, car le récit suit son cours sans voix off, sans explications, par- fois en enjambant plusieurs an- nées. La construction n'a rien de scolaire, et tout de sensible : Maxence Voiseux se concentre sur des moments de vie intimes, humains, qu'il capte avec délicatesse, et qui éclairent le cheminement du jeune garçon. Ses tâtonnements, inquiétudes, envies… Gabin est souvent seul à l'écran, ou filmé avec ses parents. Le réalisateur se concentre sur ce triangle familial. Son père est inquiet pour l'avenir de son commerce. « Papa bosse comme un fou, mais la boucherie, ça ne me tente pas beaucoup… Je voudrais faire un métier avec les animaux, mais des animaux vivants », confie Gabin à une conseillère d'orientation.

Àtravers les questionnements de l'adolescent, Maxence Voiseux saisit l'enfance même, sa fragilité, sa li- berté, son énergie. Il filme avec élé- gance les paysages de l'Artois, et, dans la ferme de sa mère, la relation charnelle de Gabin avec les ani- maux. Vaches, ânes, qu'il aime étreindre, qui sont comme des amis, des points fixes.

Julien Rousset

«Gabin », de Maxence Voiseux, durée 1h 45, en salles aujourd'hui.

La France Agricole

GABIN
UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

Dix ans dans la vie de Gabin

Leréalisateur Maxence Voiseux a suivi Gabin,fils d'un boucher et d'une agricultrice du nord de la France, de 8 à 18 ans.



©Alter Ego Production

« Papa, ça te dérangerait que je sois fermier ? » Au début du documentaire, Gabin a 8 ans mais il exprime déjà ses réflexions et ses doutes sur son avenir. Passionné par les animaux, il aide sa mère, éleveuse laitière à Bavincourt (Pas-de-Calais), mais est aussi sollicité par son père, propriétaire d'une boucherie que ses deux premiers fils ne veulent pas reprendre.

Un portrait intime et émouvant

Le réalisateur a filmé cette famille pendant dix ans, instaurant une confiance qui lui permet de dresser un portrait intime et émouvant de Gabin et de ses proches. « Gabin a toujours été très curieux. Pour lui, chaque jour de tournage était une petite aventure et il attendait ça avec impatience », explique Maxence Voiseux.

Le film suit ses choix d'orientation, ses difficultés à l'école, son conflit de loyauté entre l'activité de son père et celle de sa mère… Et documente avec pudeur l'amour entre les membres de cette famille. Sortie en salle le 18 novembre 2026.

Clara Marie